

riture rebelles féministes & socialistes •
rebelles féministes & socialistes • écritures
féministes & socialistes • écritures rebelles
féministes & socialistes • écritures rebelles fémi

Marie Géographie



Marie,
l'asile
c'est pire que la prison

*Il est fini le temps des
masques*

*Devrons-nous retourner à
New-York?*

*Portrait de femmes
montagnaises*

*Afrique du Sud:
Dans les bantoustans*

Marie-Géographie, pour la saveur du souvenir d'une chanson d'Anne Sylvestre:
 « Moi je dis que tu es belle, Marie Marie-Géographie,
 Belle comme un pays
 Comme un pays meurtri. . . »

Marie pour femme et **Géographie** pour notre rapport au monde: universel.

Marie et Géographie puisque la vie, la mort, la naissance sont marquées dans notre chair comme un itinéraire commun à toutes.

Marie-Géographie parce que nous allons tenter de refléter le pluriel mais aussi le singulier de la condition des femmes.

Marie-Géographie. . . comme un territoire pour nos errances et nos conquêtes.

LA COLLECTIVE MARIE-GÉOGRAPHIE EST COMPOSÉE DE: Émilía Castro, Denise Genest, Marie-Thérèse Lacourse, Georgette Lebel, Marie Leclerc, Nicole McClure, Jacinthe Michaud

COLLABORATRICES POUR CE NUMÉRO:

Rédaction: Jeannine Arseneault, Jacinthe Bédard, Jeanne-Mance Charlish, Nicole Gagnon, Sylvie Jobin, Nicole Labbé, Colette Lavoie, Nicole Leblond, Ginette Lewis, Dominique Masson, Lyse Nadeau, Louise Poirier, Andrée Pomerleau, Suzy Potvin, Christine Risi, Françoise Roinsol, Francine Saillant, ainsi que les membres de la collective: Marie-Thérèse Lacourse, Jacinthe Michaud et Émilía Castro

Illustrations: Aline Martineau, Nicole McClure, Marlayne Tremblay, Andrée Vézina ainsi que des résidentes et des résidents de Robert Giffard

Photographie: Anne Lachance, M. Lemay, Hélène Rochon, Louise Carrier, M. Chassé, Monique Girard, Elise Lachance, Monique Lapointe, Barbara Thibodeau ainsi que Marie-Thérèse Lacourse et Jacinthe Michaud

Page couverture: Nicole McClure
Logo et entêtes: Nicole McClure

Correction des textes: Hélène Arseneault, Diane Barnabé, Marie Leclerc

Maquette: Lucie Garant

Diffusion: Paule Choquette, Colette Lavoie, Louise Matte, Denise Genest

Nos remerciements:
 Acéf de Québec: prêt d'un local et aussi à tous les groupes qui nous ont fait des dons
 Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale.

ORIENTATION GÉNÉRALE

Nos objectifs de travail sont de contribuer au décloisonnement des luttes et des analyses des groupes de femmes, ainsi que du féminisme et du socialisme. De favoriser l'échange entre les groupes de femmes et les groupes en lutte pour transformer la société. Et enfin de faire des liens entre les conditions de vie et de travail des femmes.

À Marie-Géographie nous reconnaissons les *nécessités politiques* suivantes: l'organisation autonome des femmes, la solidarité entre les femmes, la solidarité avec les luttes des autres groupes sociaux opprimés, et la solidarité internationale avec les peuples et les groupes opprimés.

SOMMAIRE

PLUME REBELLE

Mieux vivre les alliances 3

L'ACTUELLE

Perspectives d'avenir: Oufff! 4
 Au Québec, l'avortement c'est pas réglé 5 et 6
 La condition féminine chez les fonctionnaires 7
 En marge de Décisions '85 7

TRIBUNE AUX FEMMES

Les dessous d'une manifestation 8
 Le jour où j'vas voter pour MOIE 9

MOSAÏQUE

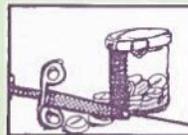
Itinéraire d'un 8 mars 10 et 11

LES DOSSIERS DE CHARLOTTE HOME

L'asile, c'est pire que la prison 12 à 17

SOLIDAIRE

Afrique du Sud: Dans les bantoustans 18



Avec les femmes du Pérou 19 et 20

PORTRAIT

Femmes montagnaises 21 et 22

PAPIER-BAVARD

..... 22

AR'LETTE

Les visages de Thérèse Casavant 23 et 24
 Mesdemoiselles Autobody 24
 Vidéos: Rockeuses et autres 25
 Au coin de la rue . . . l'aventure 26

LA FOUINEUSE 27

la plume rebelle

MIEUX VIVRE LES ALLIANCES

...et que tombent les masques

La venue à Québec du président américain Ronald Reagan au mois de mars dernier nous a marquées. Non pas à cause du personnage, mais par les réactions qu'elle aura suscitées chez toutes celles et ceux qui militent dans des groupes progressistes. L'occasion fut belle en effet de concrétiser les alliances que nous portons dans nos projets de changement social. La manifestation organisée par la Coalition pour la paix, la justice et les libertés démocratiques en fut la démonstration la plus claire. Même si tout ne s'est pas déroulé sans anicroche.

La difficulté des alliances

Les revendications des femmes, par exemple le droit à des maternités librement consenties, sont loin d'être entièrement partagées et reprises par tous les groupes et tous les militants-es. Vous en trouverez des commentaires dans ce numéro de MARIE-GÉOGRAPHIE. En fait, le contenu même de l'éditorial reflète en quelque sorte les débats que nous avons eus à MARIE-GÉOGRAPHIE autour de cette question. Si entre les groupes de femmes des rapprochements se sont effectués depuis quelques années à Québec, avec les autres groupes nous en sommes encore aux balbutiements. Car il ne s'agit pas de taire notre féminisme en vertu d'une stratégie politique, mais de partager ce projet avec toutes celles et ceux qu'il implique et qui y croient. À ce moment-là, les difficultés que nous pouvons

rencontrer relèvent à la fois du fait que nos interlocuteurs sont différents et des remises en question dont nous pouvons faire l'objet. Souvent nous préférons masquer ces difficultés et maintenir dans la pénombre les recoins obscurs des débats.

Se serrer les coudes

Cette question des alliances et du comment elles se réalisent nous interpelle de multiples façons. Le coup de pouce de la voisine pour garder les enfants ou l'aide de la belle-soeur pour des courses urgentes sont des gestes concrets de solidarité dont notre quotidien est jalonné. Mais comment réaliser cette solidarité lorsque la personne en face de moi est étiquetée « malade mentale », ou lorsqu'elle habite le Pérou et est conjointe de mineur en grève? Comment exprimer ma solidarité à cette femme qui, à Toronto, doit traverser une haie de gens hostiles pour se rendre à une clinique d'avortement? Quoi dire à ces jeunes qui me semblent à des années-lumière de mes expériences et de mes émotions de femme, de mère, d'adulte...? Comment faire en sorte que mon vote aux prochaines élections provinciales et municipales représente davantage qu'un geste symbolique?

Ce sont ces questions que nous suggèrent les articles de ce numéro d'été de MARIE-GÉOGRAPHIE. Nous croyons que les réponses à ces interrogations passent dans notre capacité à



Photo: Marie-Thérèse Lacourse

lier ce qui paraît loin et étranger, voire menaçant, à nos conditions de vie journalières. Et surtout à s'épauler ouvertement, à partager ensemble le cheminement et l'aboutissement de nos luttes.

Par exemple, au moment où Ronald Reagan et Brian Mulroney festoyaient au Château Frontenac, Patricia Antonishin de la Coalition ontarienne pour des cliniques d'avortement nous avertissait du danger de la marée conservatrice anti-avortement. Depuis nous avons appris que la Coalition pour le respect de la vie (le bras politique de Pro-Vie) s'apprête à mener une vaste offensive contre l'avortement au Québec. L'appui de toutes les forces progressistes sera également nécessaire au Québec pour contrer le lobbying et les actions des groupes qui refusent le libre choix à l'avortement.

Si nous ne sommes plus à l'heure où nous nous imposons des lignes de conduite uniforme, nous ne devons pas être non plus à celle du repliement sur soi.

L'ACTUELLE

PERSPECTIVES D'AVENIR: OUFFF!

Au rythme où vont les choses, mes perspectives d'avenir ne sont pas très reluisantes. On parle de l'« année des jeunes ». C'est drôle comme cela m'apparaît comme une grosse farce. On dirait que l'ONU — Organisation des Nations unies — veut encore une fois se donner une belle image face à la population. En plus, on nous demande de réfléchir sur des thèmes comme la PAIX, le DÉVELOPPEMENT et la PARTICIPATION, alors que c'est tout le contraire qui se vit dans la société actuelle.

Moi, je suis finissante en technique d'assistance sociale; c'est un domaine où les gouvernements coupent beaucoup. Je suis quand même très chanceuse, car j'ai un emploi. Cependant, pour la plupart des jeunes qui ont persisté dans leurs études pour avoir un « papier », malgré les problèmes d'argent, c'est le désespoir au bout: il n'y a pas d'emploi. Alors que faire quand t'as pas de « job », pis surtout pas de fric... car c'est l'argent qui mène le monde. Oh oui, il reste quelques solutions pour nous les jeunes, comme la prostitution, le vol, ou encore vendre de la « dope ». Malheureusement, quand on se fait prendre, on paie très cher.

Nous revendiquons pour obtenir des emplois avec un salaire et des conditions acceptables. On nous oblige à nous contenter de survivre avec des emplois de « cheap labour », entre autres les projets Déclit. Mais on en a assez de se faire exploiter. Si en



Photo de Claudia Tobar
par Barbara Thibodeau

« Que faire quand t'as pas de job pis surtout pas de fric? »

plus, t'es du sexe féminin, c'est encore pire. L'autonomie financière des femmes n'est pas gagnée. À mon avis, c'est là la clef pour nous.

Toutes ces réflexions m'ont amenée à m'intéresser aux organisations où l'on défend les droits des jeunes et des femmes. Après un an de militantisme, je me sens déboussolée. Je ne suis pas certaine de la pertinence de toutes ces luttes. Est-ce que c'est encore une question de prise de pouvoir? Est-ce que les leadeuses-leaders une fois qu'elles-ils auront plus de pouvoir vont changer d'idéologie et aller dans la même direction que celle des gouvernements, et non plus dans la direction qu'ils avaient avant? Je sens dans plusieurs groupes de femmes une lutte pour un certain pouvoir.

Mais ce pouvoir va-t-il rendre les femmes comme les hommes? En plus, quand t'as un discours simple et pas conditionné comme le mien, hé bien, ça intéresse plus ou moins les autres. C'est un peu gênant d'émettre des idées qui ne vont pas dans le même sens que celui des personnes avec qui tu milites.

Oh! je sais bien que j'en ai encore beaucoup à apprendre. C'est d'ailleurs une des critiques positives que je peux adresser aux organisations que j'ai fréquentées, soit celle de m'avoir ouvert les yeux sur bien des réalités. Mais pourquoi toutes ces réalités concernant les gouvernements, le « fric », les jeux de pouvoir, etc., nous sont-elles si bien masquées, cachées? On nous apprend quoi à l'école, dans la vie? On nous apprend à être des bonnes citoyennes et des bons citoyens qui sauront fonctionner dans le système et qui ne seront pas trop dérangeants. Malgré tout cela, je suis consciente que beaucoup de militantes-ts font de plus en plus d'efforts pour laisser une place aux jeunes. Mais cela prend du temps, de la patience, des efforts et une grande place pour la discussion. Tout cela, c'est sûr, fait qu'il est difficile d'intégrer les jeunes.

On entend souvent dire que les jeunes n'ont pas d'expérience. Pourtant c'est sur nous que repose l'espoir d'une relève. Alors il faudrait nous laisser approfondir nos expériences!

Nicole Leblond

Au Québec

L'AVORTEMENT, C'EST PAS RÉGLÉ!

Il faut le dire et le redire: au Québec, l'avortement, c'est pas réglé et c'est loin de l'être. Malgré l'implantation des cliniques Lazure, l'avortement, son accessibilité, sa gratuité, sa réalité pratico-pratique, restent lourdement problématiques pour des milliers de femmes. En fait, il est illusoire de croire qu'il suffit que les principaux centres urbains soient dotés de cliniques d'avortement d'État ou privées pour que l'accessibilité de l'avortement soit maximale et adéquate.

*Au Québec
l'avortement
c'est pas réglé!*

Dans la région de Québec, le CHUL et le Centre de santé pour femmes* sont les deux seuls organismes qui offrent un service d'interruption de grossesse. Le CHUL pratique une quarantaine d'avortements par semaine et le Centre de santé, une dizaine par semaine. C'est insuffisant lorsque l'on sait — et les femmes le savent — qu'aucune de nous n'est vraiment à l'abri d'une grossesse non désirée. Régulièrement, le Centre de santé accueille des femmes qui viennent de loin, de trop loin: exténuées, elles nous arrivent du Nouveau-Brunswick, du Bas du Fleuve, de la Côte-Nord. Tout aussi fréquemment, le Centre de santé se trouve dans l'impossibilité de répondre aux demandes qui lui sont adressées et doit référer et diriger les femmes vers d'autres organismes.

De plus, depuis quelques mois, le CHUL ne pratique plus aucune mini-extraction et tout récemment, le CHUS (Sherbrooke) prenait la décision de ne plus faire aucun avortement tardif (17 à 20 semaines). Dorénavant, toute femme ayant besoin d'un avortement tardif n'aura comme unique choix que celui de se rendre à Montréal (Sainte-Justine, Royal Victoria et cliniques privées). L'accessibilité à un service d'interruption de grossesse est tout à fait déficiente dans la région de Québec. Dans ce contexte, on s'imagine avec effroi qu'il y a des femmes qui n'ont comme seule possibilité que de poursuivre une grossesse non désirée. Maternités forcées, obligées en quelque sorte, qui n'ont rien à voir avec des maternités librement et joyeusement consenties.

Un débat stérile

L'actuel débat sur l'avortement qui oppose farouchement les

Illustration: Marlayne Tremblay

tenants du pour et du contre est un débat en quelque sorte stérile. En mettant en relief exclusivement la question du droit à la vie, ce débat masque toutes les violences implicites de l'avortement. Violence d'une sexualité essentiellement centrée sur la pénétration vaginale; violence d'une contraception pensée, fabriquée, commercialisée (non sans d'énormes profits) et prescrite principalement par des hommes; violence d'un pouvoir médical qui décide pour les femmes, en leur nom, si une grossesse non désirée doit ou non être interrompue; violence d'une fécondité qui passe si « naturellement » pour être un trait si « typiquement » féminin.

Qu'il s'agisse de l'accessibilité restreinte dont on a fait brièvement état, de la gratuité de l'avortement qui est en fait une pseudo-gratuité (que l'on pense aux coûts réels de déplacement, de gardiennage et de perte de salaire que doit défrayer une femme de Sept-Îles, de Gaspé ou de Val d'Or qui se rend à Montréal ou à Québec pour un avortement. . .) ou des conditions psycho-sociales, non l'avortement n'est décidément pas une question réglée au Québec. D'ailleurs, la bataille des femmes ontariennes et manitobaines nous rappelle que l'avortement est une pratique tolérée au Québec et qu'en fait, nos gains sont fragiles et le resteront tant et aussi longtemps que la loi fédérale demeurera ce qu'elle est. Or, le gouvernement conservateur de Brian Mulroney n'a aucunement la volonté politique d'amender la loi de l'avortement.

Mais la bataille judiciaire que mène Morgentaler crée une pression politique de plus en plus insoutenable pour l'État. Cette série d'acquittements par des jurés québécois et maintenant ontariens démontre que la loi fédérale actuelle est inopérante et, par conséquent, inadéquate face aux désirs et aux volontés de la population canadienne.

Acquittements après acquittements, une victoire judiciaire ne saurait tarder.

Une coalition en Ontario

Cette éventuelle victoire ne serait pas que celle de Morgentaler. Derrière lui, il y a la Coalition ontarienne pour les cliniques d'avortement qui mobilise et regroupe des femmes et des hommes en faveur d'une légalisation non-restrictive de l'avortement. Sans cette coalition, la clinique torontoise de Morgentaler aurait été une fois de plus fermée.

Depuis janvier la clinique a réouvert ses portes. Douze à quinze avortements y sont pratiqués quotidiennement, et ce malgré la horde de manifestants et de manifestantes anti-avortement postés devant celle-ci. Chaque jour des femmes provenant des quatre coins de l'Ontario doivent, en plus de vivre un avortement, affronter ces manifestants, leurs harcèlements, leurs insultes, leur intolérance. C'est pourquoi la Coalition a mis sur pied un service d'accompagnement constitué de 150 femmes sympathisantes. Chaque cliente est accompagnée « aller-retour » par deux femmes.

Le 9 mars dernier à Québec, à l'occasion de la Journée internationale des femmes, Patricia Antonishin de la Coalition ontarienne a souligné l'importance de bâtir un mouvement pancanadien pour que le gouvernement fédéral abroge cette loi oppressive. Elle mettait en garde les Québécoises contre les groupes anti-avortement qui se préparent à une offensive à Montréal, et invitait toutes les femmes à la solidarité.

Au Québec la bataille doit continuer. Il faut sortir de notre silence, secouer nos essoufflements et poursuivre nos luttes.

* Le Centre de santé pour les femmes de Québec est un organisme sans but lucratif, organisé et géré par une vingtaine de militantes et une équipe permanente de travailleuses. Outre un service d'interruption de grossesse, le Centre de santé offre des consultations gynécologiques, des séances d'information sur la contraception et la sexualité et très prochainement, on l'espère, une série de démarches alternatives en auto-santé. Basées sur la santé et non sur la maladie, les pratiques du Centre de santé visent à favoriser une prise en charge du corps et de son bien-être et ce, non pas dans l'isolement, mais collectivement, à travers des rencontres et des échanges sur ce que les femmes vivent.

Pour manifester votre solidarité aux femmes de l'Ontario et du Manitoba, vous pouvez faire parvenir des lettres d'appui, des dons, des avis de disponibilité, etc., au Centre de santé des femmes de Québec, 454 rue Caron, Québec.

* Prière de ne pas téléphoner.

Christine Risi

UN COMITÉ RÉGIONAL DE CONDITION FÉMININE

Chez les fonctionnaires

Lors du 12^e congrès du SFPQ (Syndicat des fonctionnaires provinciaux du Québec) en mai 1983, une proposition à l'effet de créer un comité de condition féminine au sein du SFPQ fut soumise, débattue et enfin votée.

EN MARGE DE « DÉCISIONS '85 »

À Québec, le comité régional de condition féminine a été créé en avril 1984. Déjà onze mois s'étaient écoulés depuis le congrès de mai 1983 avant que ne soit « officialisé » ce comité dans les structures (en béton armé!) syndicales!

Qu'à cela ne tienne! Les femmes s'étaient déjà mises au boulot sans attendre de bénédiction, de sorte qu'elles ont déjà plusieurs rencontres à leur actif. Ces rencontres ont pour but d'aider les responsables du dossier de condition féminine de chaque ministère du gouvernement québécois à réaliser leur mandat. Nous leur apprenons les différents recours dans les cas de harcèlement sexuel, de demandes de temps réduit, de congés de maternité.

Bien sûr d'autres dossiers ont tenu en haleine le comité de Québec. La lutte pour l'abolition du classement-moquette¹, le temps partiel et le 8 mars régional. D'ailleurs c'était la première participation du Syndicat des fonctionnaires à la table régionale d'organisation du 8 mars, expérience enrichissante à renouveler! Un autre dossier important est celui de la réforme du régime de négociation dans le secteur public. Les femmes de la Coalition pour le droit de négociier (dans laquelle nous sommes engagées) se sont mobilisées face à l'avant-projet et sont devenues la force motrice principale des syndicats dans la lutte qui les oppose au gouvernement.

Comme vous pouvez le constater, ça bouge au comité régional de Québec. Et il en sera de même dans l'avenir!

Sylvie Jobin

En marge des conférences officielles

1975 — Mexico, Tribune des organismes non gouvernementaux: 6,000 participantes de 100 pays

1985 — du 8 au 17 juillet, à Nairobi, au Kenya, Forum'85: ouvert aux femmes participantes à titre individuel ou comme représentante d'un groupe.

Au Québec

Après une première rencontre « nationale » les 16 et 17 mai dernier, le 2^e volet de la « Conférence nationale sur la sécurité économique des Québécoises », appelée aussi « Assises nationales » ou « Décisions '85 », aura lieu en décembre 1985. Y assisteront des représentantes des régions du Québec (désignées lors des rencontres régionales) et d'associations nationales ainsi que les porte-parole des milieux des affaires, de la finance, de l'agriculture, des syndicats, de la recherche et de l'éducation, du gouvernement, des corporations professionnelles et des municipalités. Plusieurs groupes

de femmes, plus particulièrement à Québec et à Montréal, avaient boycotté les rencontres régionales où les femmes, rappelez-le, avaient été invitées à participer sur une base individuelle et non collective.

À Québec, les groupes faisant partie de la Table régionale des groupes de femmes ont décidé de réagir aux rencontres nationales de mai et de décembre. Nous sommes résolues à faire notre propre bilan des luttes de femmes dans la région de Québec. Davantage qu'une riposte, on veut faire de ce bilan un débat collectif qui ne se limite pas nécessairement à la dernière décennie et qui nous permettrait de faire le point sur nos luttes, déterminer où on s'en va et préciser nos solidarités et nos stratégies.

La conférence de presse du 14 mai annonçant la position des groupes de la Table régionale sera suivie à l'automne d'activités parallèles à la rencontre de décembre de « Décisions '85 ». Soyez-y!

Monique Couture

Manifestation de plus de 500 femmes et hommes contre les agressions sexuelles à Limoilou. Depuis le temps qu'on en parle qu'il nous faut réagir à chaque fois qu'une d'entre nous est victime de violence. Après l'absence de la manifestation: « LA RUE, LA NUIT, LES FEMMES SANS PEUR » en septembre dernier, en voici une qui nous éloigne enfin de nos habitudes « manifs-symboles ». LA PEUR PARALYSE, L'ACTION DÉLIVRE!



Photo: Hélène Rochon

¹ Le classement-moquette est une expression qui désigne le fait que les employées de secrétariat, très majoritairement des femmes, sont classifiées en fonction des tâches effectuées par leur patron.

T R I B U N E aux F E M M E S

LES DESSOUS D'UNE MANIFESTATION

La Coalition pour la paix, la justice et les libertés démocratiques avait organisé le 17 mars dernier, à l'occasion de la visite à Québec du président Reagan, une grande manifestation pour exprimer son désaccord avec les politiques américaines et dénoncer le rapprochement des gouvernements américain et canadien. Des groupes pacifistes, écologistes, syndicaux, jeunes, féministes et autres composaient cette coalition. Qu'est-ce donc que les femmes avaient de particulier à dire à Reagan et à son compère Mulroney?

Nous voulions réaffirmer notre droit à l'autonomie financière, faire savoir aux deux chefs d'État que nous ne sommes pas d'accord avec leur politique d'accroissement des budgets militaires et de coupures dans les budgets sociaux. Nous voulions réaffirmer notre droit à contrôler notre corps, dénoncer leur appui « moral » aux attaques de plus en plus virulentes contre le droit à l'avortement, dénoncer la pornographie qui sert de base idéologique à notre oppression. Nous voulions réitérer notre solidarité avec les femmes américaines qui se voient refuser malgré leurs tentatives répétées depuis 1923, un amendement à la Constitution qui leur garantirait l'égalité au regard de la loi. Nous pensions aussi à nos soeurs des pays du Tiers-Monde qui subissent les effets néfastes de la militarisation sans cesse croissante.

Et pourtant

Nous les femmes en avons peut-

être trop long à dire. . . Deux membres de la coordination trouvèrent que nos revendications plus spécifiques (lire avortement) n'étaient peut-être pas assez « politiques », que le lien entre les politiques de Reagan et Mulroney n'était peut-être pas assez évident, que nous pourrions heurter certains groupes chrétiens et couper des appuis à la Coalition. Ces remarques ne représentent pas nécessairement l'opinion de l'ensemble de la Coalition. Mais s'il n'est pas encore clair pour tous que le droit à l'avortement est une question politique de premier plan, ça l'est en tout cas pour messieurs Reagan et Mulroney et autres « patriarques ».



Photo: Marie-Thérèse Lacourse

Marionnette représentant les revendications des femmes lors de la manifestation contre la visite de Reagan à Québec

Implication des femmes

Les femmes étaient peu représentées dans la coordination de la Coalition. Serait-ce que les femmes ne se sentent pas à l'aise pour prendre leur place au niveau décisionnel? Denise, une des deux femmes de la coordination, nous le confirme:

— « Je sentais que mon point de vue n'était pas reçu avec intérêt,

souvent mes propositions étaient rejetées automatiquement. Il est décevant de voir que des groupes supposément progressistes n'en restent qu'au niveau du discours lorsqu'il s'agit de donner une place aux femmes. »

En fait, c'est au niveau pratique que les femmes se sont impliquées. L'affiche a été réalisée par une femme. La conception théâtrale de la manifestation a été imaginée en très grande partie par des femmes: les marionnettes géantes (de la fabrication à la mise en scène); la composition des chansons; la confection des centaines de masques, du drapeau canaméricain et des bannières. Une femme s'occupait des finances. . . Et ce sont aussi des femmes qui ont ramassé les pots cassés suite au problème de recrutement pour le service d'ordre. Elles ont servi de « tampon » entre les forces policières et des manifestants en colère, ainsi que certains « éléments infiltrés » venant jouer le rôle de provocateurs.

Donc, même si les groupes de femmes étaient peu nombreux comme membres de la Coalition, ce sont des femmes en majorité qui ont mis la main à la pâte. Mais le bilan de la manifestation, c'est un homme qui le tire: « le » porte-parole était satisfait, puisqu'il « estimait la foule à 4 000 personnes, alors qu'IL en attendait 2 000 ». ⁽¹⁾

Le temps est sans doute encore loin avant que les revendications des femmes soient intégrées de façon spontanée à l'intérieur des luttes sociales. C'est pourquoi

(1) Le Soleil, lundi 18 mars 1985, p. A-3

nous les femmes devons être présentes comme groupes autonomes faisant valoir les revendications spécifiquement féministes. Mais en même temps, nous devons travailler à ce que ces revendications deviennent partie intégrante de toutes les luttes, à tous les niveaux.

C'est ainsi que la grande offensive de la droite aura à affronter LA GRANDE OFFENSIVE DES FEMMES.

par Suzy Potvin
et Jeannine Arseneault
de 5^e monde

LE JOUR OÙ J'VA VOTER POUR MOIE. . .

« Qu'est-ce qu'on va faire comme féministes de la région de Québec aux prochaines élections? » La question était lancée. Nous étions huit militantes de divers groupes, réunies autour d'un café, à esquisser des réponses. Tour à tour emballées et sceptiques, nous formulons les scénarios possibles. Suit aussitôt l'évaluation des risques. . .

Scénario no 1

— Dans le but d'accroître une plus grande visibilité, les féministes pourraient susciter des débats publics autour de leurs revendications et poser des questions dans les assemblées de comtés.

— Oui mais. . . C'est un peu la stratégie mise de l'avant par les groupes de femmes du Canada anglais lors des élections fédérales. Ne risque-t-on pas d'être piégées sur le terrain des partis traditionnels et de se faire dire qu'on critique sans avoir une alternative à proposer?



Scénario no 2

— On pourrait présenter des candidates, par exemple une par région. Ce serait l'occasion pour les groupes de dépasser le consensus sur leurs revendications sectorielles et de débattre d'un projet plus large de société. Ce pourrait être la première étape dans une perspective d'organisation politique de gauche.



— Oui mais. . . Le risque est tout de même grand. Si la coalition ne se fait que sur la base des revendications féministes, elle peut être tellement large qu'on en perde de vue notre projet de société.



Il faudrait au moins identifier la coalition comme féministe et progressiste. D'un autre côté, en présentant des candidates au sein d'une coalition de gauche, on risque de noyer le poisson (poisson . . . le terme n'est pas très flatteur pour notre projet féministe!). Et, peu importe la forme de la coalition, en présentant des candidates, nos opposants peuvent compter sur nos votes et par la suite nous retourner du revers de la main (droite, évidemment!), prétextant que nous ne représentons pas la masse des électrices. On peut y perdre beaucoup de légitimité.



Petit temps pour recentrer nos objectifs.

L'action électorale vaut la peine si elle permet d'accroître la cohésion du mouvement des femmes, la visibilité et la légitimité de nos revendications dans l'ensemble de la société, notre rapport de force au sein même de la gauche et l'organisation à plus long terme de la gauche.

Scénario no 3

— On pourrait former une coalition féministe pour les élections en ayant à l'esprit de poursuivre le travail d'articulation de notre projet de société. L'important est aussi de briser la logique de la division par comté qui nous oblige à diviser les votes entre les différentes candidatures du courant progressiste. Notre coalition féministe pourrait faire alliance avec d'autres coalitions (socialiste, écologiste ou pacifiste). Une entente minimale sur nos différentes plates-formes s'impose; ensuite, on se répartirait les candidatures dans des comtés différents pour ne pas se piler sur les pieds, tout en se donnant des appuis mutuels. Peut-être y aurait-il lieu aussi de faire des ententes avec de plus modérés, par exemple laisser au NPD ses comtés forts.



— Oui mais. . . Il se fait tard. On pourrait se donner le temps de rêver à d'autres scénarios et se retrouver pour en discuter en cercle élargi.

Michèle Berthelot



Illustration: Aline Martineau

MOSAÏQUE

ITINÉRAIRE D'UN 8 MARS

Il y a de ces moments dans la vie où la multiplication des bonnes idées fait plaisir à voir. C'est ce qui arrive au 8 mars depuis quelques années. De village en quartier, de comité de condition féminine en groupe informel, des femmes de plus en plus nombreuses, aux âges et aux conditions sociales variées, se sont encore une fois donné rendez-vous. Pour fêter, pour échanger, pour se ressourcer. Des photos souvenirs témoignent de ces moments précieux. Pour les accompagner, je vous propose l'itinéraire de deux infirmières sur la côte de Beaupré en cette journée un peu spéciale.

Photo: Monique Girard



Au ministère des Affaires sociales, Ligue d'improvisation « On avance ou on recule? »

Ma compagne et moi sommes infirmières en psychiatrie. Dans notre pratique quotidienne nous côtoyons des femmes vivant différents problèmes. Rendues au bout du surmenage, victimes de violence, aux prises avec des difficultés économiques ou conjugales ayant du mal à composer avec ce que l'on attend d'elles, ayant le mal de vivre. Des femmes pas si différentes que cela de vous et nous. Des femmes dont la souffrance n'est souvent que l'écho amplifié de celle que chaque femme, à différents degrés, porte à l'intérieur d'elle-même.

Dans le cadre de la Journée internationale des femmes nous avons animé une soirée portant sur la santé des femmes. Cette soirée était organisée par le

comité de condition féminine de la côte de Beaupré et se tenait à Boischatel. Nous nous sommes retrouvées une trentaine de femmes âgées entre 20 et 55 ans. L'ambiance était un peu celle d'une grosse assemblée de cuisine: nous voulions mettre en boîte la maladie mentale et préparer des conserves de santé mentale, chacune y allant de ses recettes.

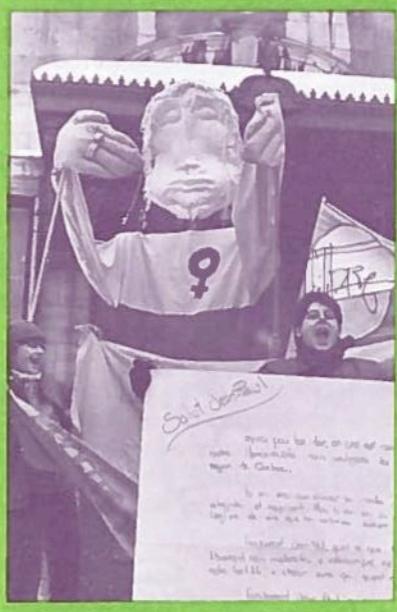


Photo: Jacinthe Michaud

Sur le trajet de la « Mama mobile », Basse-Ville de Québec



Photo: M.-T. Lacourse

Humour au Centre des femmes de la Basse-Ville de Québec, rue Bédard

**Trois scénarios
et autant de thèmes**

Par le biais de trois courts scénarios, nous avons abordé trois thèmes: les situations de crise¹, le sentiment de culpabilité, la sexualité. Le premier tableau traitant des crises prévisibles de l'âge adulte² se voulait conventionnel par son approche. Deux femmes prenant un café et se faisant des confidences. L'une de 30 ans, tiraillée entre ses rôles de mère, d'épouse et de femme.

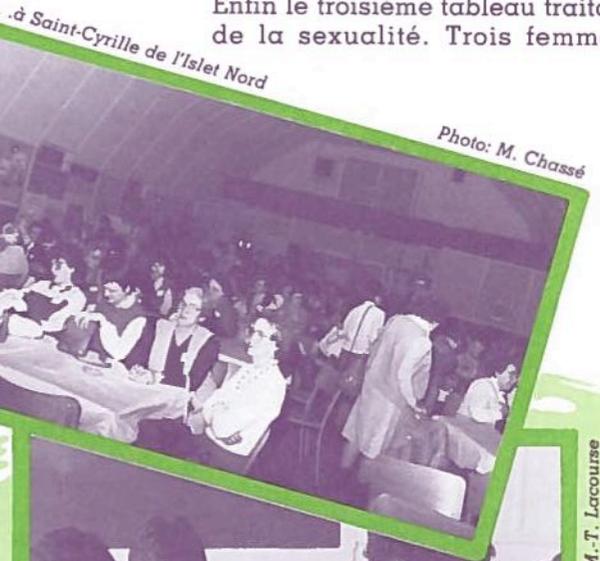
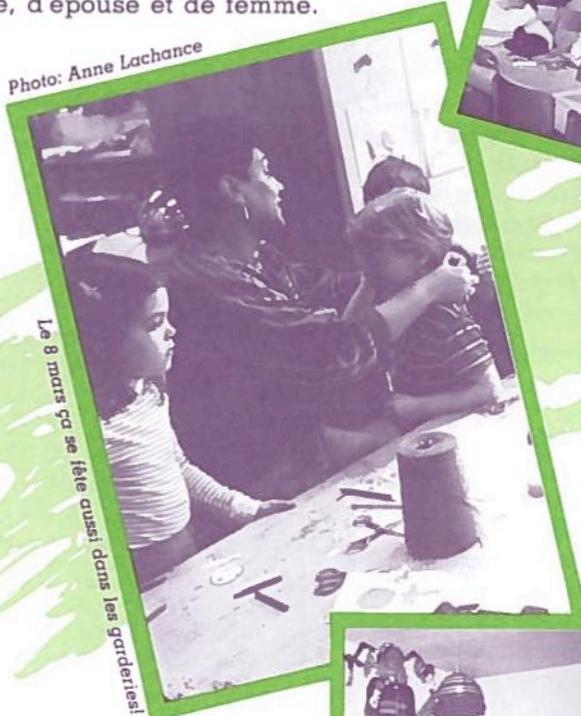
d'écoute et de soutien. Que ce support peut être apporté non seulement pour des situations simples mais aussi complexes et profondes.

à travers un cadre de miroir pour se réaliser. Aucune ne se sentait capable de passer au travers de ce cadre rigide.

Enfin le troisième tableau traitait de la sexualité. Trois femmes

Photo: Anne Lachance

Le 8 mars ça se fête aussi dans les garderies!



... à Saint-Cyrille de l'Islet Nord

Photo: M. Chassé

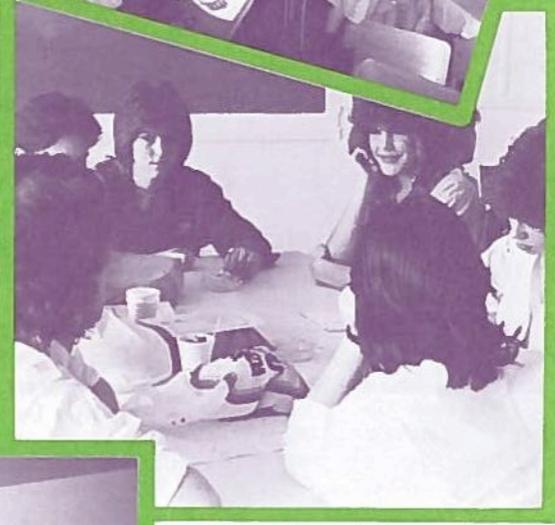


Photo: M.-F. Lacourse

Ça se fête aussi à Laurier-Station...

... et à l'Île d'Orléans



Photo: Elise Lachance



... à Saint-Narcisse, comté de Lotbinière

Photo: Louise Carrier

L'autre, plus âgée, qui écoutait, dédramatisait, soutenait par sa propre expérience et sa solidarité. Nous voulions démontrer que nous avons entre nous, les femmes, des moyens d'échange,

Le deuxième tableau illustrait différents facteurs pouvant mener au sentiment de culpabilité. La mère, l'épouse, la travailleuse au foyer, la professionnelle devaient passer à tour de rôle

avec leur oreiller sous les bras et qui pensent tout haut. L'une éprouve des difficultés à communiquer ses désirs, l'autre pense à se masturber et la dernière, dans la cinquantaine, ose un refus à son mari.

Après chaque tableau, les participantes échangeaient en ateliers, recherchant des alternatives autres que la consommation de drogues pour conserver son bien-être. À quand le plat de résistance? Un sondage est en cours de réalisation, une fin de semaine de rencontre est prévue d'ici l'été.

Jacinthe Bédard, Nicole Gagnon,
Nicole Labbé

1. Aguilera, Messicl, INTERVENTIONS EN SITUATION DE CRISE, Toronto, Mosby, 1974.
2. Gail Sheehy, PASSAGES, Mtl, Les Éditions Select, 1978.

les dossiers de Charlotte HOME

« L'ASILE C'EST PIRE QUE LA PRISON »

La « Grande Maison »

La « Grande Maison » c'est encore l'expression utilisée par les personnes d'un certain âge pour désigner le Centre Hospitalier Robert Giffard, autrefois St-Michel Archange. Mon premier contact avec cette institution m'a subitement replongée dans le souvenir presque oublié de mon expérience d'étudiante infirmière à l'hôpital St-Julien de St-Ferdinand d'Halifax en 1972-73.

Oui, je me souviens de ma première journée de travail, de mon premier contact avec la dure réalité. On m'avait donné pour la circonstance un trousseau de clés, impressionnant pour ce qu'il pouvait représenter de pouvoir auprès des bénéficiaires de mon département. Elles, elles vivaient constamment enfermées. Même l'ensemble des pièces de leur unité leur restait interdit, dépendamment des heures de la journée.

Quelques treize ans plus tard, je ne suis pas trop étonnée lorsque celle qui m'accompagne à travers les corridors de Robert Giffard, sort de sa poche son trousseau de clés. Je ne peux m'empêcher de me poser la question: « Les hopitaux psychiatriques d'aujourd'hui sont-ils toujours les univers concentrationnaires d'hier? »

Oui, ils le sont. Et nous allons essayer de voir comment l'asile opprime plus spécifiquement les femmes en démontrant le caractère patriarcal de la psychiatrie et des centres psychiatriques.

Ma chère Marie,

J'en profite pour t'écrire pendant que je peux encore aligner les mots. Après je ne sais plus. Depuis combien de temps? L'asile c'est pire que la prison. On a dû te raconter le jour où j'ai passé la porte. . . menotée. . . escortée. . . sans bas dans mes souliers. . . urgence oblige. Il pleuvait, presque l'hiver. Depuis, plus rien, je ne sais plus rien. Depuis combien de temps?

La mémoire m'a abandonnée au point de ne plus savoir qui je suis. . . qui j'ai été. Cela s'est produit peu de temps après je crois. Ils m'ont dit qu'il fallait me calmer, avec les électrochocs tout irait mieux. Et toujours la menace de la cellule, de l'isolement. . .

LA « MALADIE » MENTALE

Les dernières données sur la santé mentale des femmes n'ont rien de très reluisant. Un document du Conseil du statut de la

femme, nous enseigne qu'en 1978, « les femmes ont formé 61,72 % de la population soumise à des examens pour lesquels fut posé le diagnostic « troubles mentaux »¹.

S'il est vrai qu'elles ont plus de problèmes que les hommes à maîtriser leurs nerfs, l'explication est-elle à chercher dans leur sexe, ou dans leurs conditions sociales, économiques et culturelles? Le profil socio-économique des femmes, nous le connaissons bien. Nous savons ce que nous avons à vivre au travail, dans des postes le plus souvent subalternes, au bas de l'échelle salariale, sur le bien-être social plus nombreuses que jamais, et notre situation de dépendance en général. Il n'est pas étonnant de constater que les statistiques nous soient si défavorables en ce qui a trait à notre santé mentale.

Il ne faut pas non plus oublier tout le « modelage » aux valeurs traditionnelles auquel nous avons eu à faire face et contre lequel nous résistons tous les jours. Selon une étude de Mme Broverman publiée dans la revue « Psychology » en 1970, les stéréotypes en maladie mentale définissent l'homme sain à partir d'un certain nombre de caractéristiques servant à la définition de l'adulte sain (actif, autonome, ambitieux). Par contre la femme saine, tout en devant correspondre à ces caractéristiques de

1. Maria De Koninck et Francine Saillant, Essai sur la santé des femmes, CSF, Québec, 1981.



l'adulte sain, doit aussi épouser les traits de la « femme normale » (soumise, dépendante, affectueuse)². Devant les exigences de cette double correspondance, comment ne pas sombrer dans la maladie mentale. C'est dans leur première confrontation avec le monde adulte que les femmes éprouvent le plus de problèmes. En 1978, 31,6 % des femmes entre 25 et 34 étaient touchées. C'est l'âge du premier enfant, de l'adaptation au ménage et au double emploi.³

Nos psychiatres, psychothérapeutes et psychologues, tout imprégnés eux aussi de la thérapie traditionnelle, de leur conception du rôle des femmes dans la société, ne nous déclarent guéries que lorsque nous acceptons de nous conformer à ce qu'ils attendent de nous. D'où tant de différence entre le diagnostic ou le traitement entre un homme et une femme pour le même trouble psychique⁴.

UN TRAITEMENT SEXISTE

En 1976, la Régie de l'assurance maladie nous révèle que sur 18,713 traitements à l'électrochoc, 11,950 ont été donnés à des femmes, soit 63,8%, par rapport à 6,763 traitements pour les hommes. La région de Québec détenant le record avec 55,78% de l'ensemble des électrochocs de la province.

Toute la controverse suscitée autour du traitement aux électrochocs, ses désordres psychiques, ses dommages cérébraux, a sans doute fait en sorte que le nombre de traitements tend à diminuer. En 1983, 2,802 traitements sont dispensés aux hommes. Les femmes en reçoivent 5,297. La région de Québec assure 19,8 % de l'ensemble.

Mais pourquoi toujours cette différence si importante entre les hommes et les femmes? Si dans le traitement aux électrochocs, la perte de mémoire est le symptôme le plus manifeste, est-ce moins important pour les femmes de la conserver? En psychiatrie traditionnelle, on perçoit les femmes comme plus dépendantes. Elles auraient donc moins besoin de leur intelligence pour fonctionner.⁵

Ah oui! Je veux tellement aller mieux! C'est toute une vie dehors qu'il me faut quitter. C'est toujours ce que j'ai dans la tête. Mais eux ne voient pas les choses de la même manière. Ce qui fait qu'après tout ce temps, je ne vais pas mieux. Depuis combien de temps. . .

Marie, j'ai perdu mes enfants. . . si petits. Ils ne savent même pas que je suis ici. Qui est-ce qui pense à moi? Ici on ne m'explique jamais rien. L'asile c'est pire que la prison. Et lui, quand il vient, il reste assis les mains sur les genoux sans presque rien dire.

Mais l'écart dans le traitement est tout aussi terrifiant du côté de la médication dont on use largement en psychiatrie. Entre 20 et 30 ans, quatre fois plus de femmes reçoivent une ordonnance de médicaments affectant le système nerveux central.⁶ La médication c'est moins dur que que le traitement aux électrochocs, mais l'effet est bien plus insidieux et tout aussi dangereux.

VIE SEXUELLE

Vivre sa sexualité, c'est fait pour qui croyez-vous? Parions que dans la tête de la majorité des gens, c'est pour tout le monde à condition qu'on soit jeune et en



Illustration d'une psychiatrisée de Robert Giffard

santé. À force de tasser dans un coin les personnes âgées, les handicapées-és, les malades mentaux, les prisonnières-ers, on finit par ne plus les voir et par s'imaginer qu'elles-ils n'ont pas de désirs sexuels et affectifs.

À Robert Giffard, comme dans tout autre centre psychiatrique, rien n'est prévu pour faire face à l'expression de ce besoin. Les bénéficiaires sont considérées-és comme des êtres humains moins responsables que des enfants. La plupart des femmes à qui on distribue des contraceptifs (avec la dose quotidienne et massive d'autres médicaments) ne savent même pas qu'elles en consomment. Autre indice, dans un questionnaire auprès des psychiatrisées-és réalisé par le comité des résidentes-ts de Robert Giffard, nous apprenons que sur 41 répondantes-ts, 10 personnes sont stérilisées dont une seule est un homme.

Le contrôle de la fécondité sans vouloir nier celui qui s'exerce envers les hommes, s'adresse particulièrement aux femmes. À Robert Giffard, exprimer librement sa sexualité pour un

2. Broverman Inge K. et al., Sex role stereotypes and clinical judgements on mental health « Journal of consulting and clinical » Psychology, vol. 34, no 1, 1970.

3. Maria De Koninck et Francine Saillant, déjà citées.

4. P. Chesler, Les femmes et la folie, Paris, Payot, 1975.

5. Peter Griggin, L'électrochoc, Payot, Paris

6. Imaginons le pouvoir des femmes, brochure du 8 mars 1985.

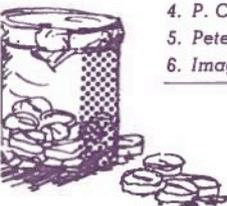




Illustration d'une psychiatisée de Robert Giffard

bénéficiaire n'est pas permis et par surcroît est sévèrement réprimé. Mais on aura beau faire, on n'arrivera jamais à enrayer toute manifestation du désir sexuel. Les échanges amoureux se font en vitesse, dans des endroits clandestins et inconfortables. Le long tunnel qui relie le pavillon central au pavillon Arthur-Vallée serait l'un de ces fameux espaces.

À travers ce triste décor, devant le peu de cas qui est fait de leur besoin d'information sur le contrôle de leur sexualité, comment les femmes peuvent-elles développer une image positive d'elles-mêmes? Comment accepter de vivre un besoin essentiel dans de telles conditions? Elles n'ont

pas le choix, semble-t-il. Les grands centres psychiatriques sont des univers « concentrationnaires ». La possibilité de circuler librement à l'intérieur de l'institution n'a pas augmenté depuis dix ans. Les bénéficiaires n'ont aucun contrôle sur le traitement psychiatrique qu'elles-ils reçoivent. Pour la transformation radicale d'une telle institution nous sommes loin de la coupe aux lèvres?

Les hôpitaux psychiatriques sont à l'image de la société dans laquelle ils s'inscrivent avec des rapports de pouvoir, de violence, de même qu'une situation économique déplorable pour la plupart des bénéficiaires.

SUR LE B.-E.S.

Le Bien-être social verse 115 \$ par mois aux bénéficiaires qui y sont éligibles. Mais l'administration du centre leur donne entre 0,50 \$ et 1,00 \$ par jour pour la cantine. Le reste sert à l'achat de divers articles de toilette ou autres suivant les besoins définis toutefois par l'institution elle-même. Le BES c'est déjà pas le Pérou. Alors, il est compréhensible que certaines-ains aient recours à des moyens plus illicites, la prostitution par exemple, pour augmenter leurs maigres revenus.

Jacinthe Michaud

7. Voir l'article sur Autopsy et l'expérience italienne, par Colette Lavoie, Marie Géographie, vol. 1 no 2, pp. 8-9.

« NOUS AIMONS NOTRE MÉTIER, MAIS. . . »

Entrevue réalisée par Ginette Lewis

J'ai interviewé une préposée aux bénéficiaires du Centre Hospitalier Robert Giffard. Ma répondante préfère garder l'anonymat. Elle explique son geste par le contenu des réponses. Elle a tenté de dévoiler et d'expliquer des sujets tabous et n'a pas envie de devoir justifier ses propos. Elle a tenté simplement de décrire et d'expliquer son vécu.

G.L.: Comme préposée aux malades, tu as vu des situations violentes. Pourrais-tu nous définir un peu cette violence?

R.: Il y a d'abord la violence carrément physique (giffles, bousculades, coups) et aussi la violence verbale ou morale (menaces, chantage, etc).

Ces situations de violence se font surtout entre bénéficiaires mais parfois le personnel est impliqué.

J'ai jamais de réponse quand je veux savoir pourquoi y me donne jamais d'argent. On aura beau dire ce qu'on voudra, ici aussi ça en prend. Mais après tout, ça fait longtemps que je ne veux plus le revoir. Pourquoi y veux pas comprendre ça. Si lui au moins il voulait décrocher, ça me ferait ça de moins à expliquer à mes docteurs.

Marie, il ne faut pas que tu ries de moi si je te dis que je vois ma vie comme les couloirs de l'hôpital. Toujours de la même couleur, de la même largeur. . . Je m'y suis perdue souvent. Y en a tellement des pareils. Je ne vois pas le jour où ce décor-là va changer. Ma tête est faite de ce que mes yeux voient, semaine après semaine.



Cette violence entre bénéficiaires peut être contrôlée si elle se passe à l'intérieur du département vu la présence du personnel. Hors du département, point de contrôle. Assez fréquemment les bénéficiaires reviennent amochés-és de leur excursion dans l'hôpital. Comme préposée, c'est souvent essouffant d'avoir à exercer un tel contrôle. Par contre, les pressions du personnel envers les bénéficiaires sont, elles, hors de contrôle et font partie de l'univers du silence de l'asile.

G.L.: Comment expliques-tu les actes de violence entre bénéficiaires?

R.: D'abord les bénéficiaires vivent en grand groupe (minimum 15, en moyenne 40). C'est dur de s'endurer 24 h sur 24, surtout quand on souffre mentalement soi-même. Déjà, travailler huit heures par jour avec eux, certaines-ains patientes-ts nous tombent sur les nerfs (cris sans arrêt). Alors vivre continuelle-

ment avec elles ou eux ça doit être épouvantable. Mais il faut dire que les médicaments amortissent beaucoup.

Ensuite les bénéficiaires n'ont presque pas d'activités sauf celle de regarder la t.v. L'important c'est qu'elles ou ils ne dérangent pas. Même si les patrons essaient de cacher ce fait sous toutes sortes de belles théories, l'important c'est qu'elles ou ils se conforment, se confondent. Aussitôt que les patientes-ts dérangent, nous demandons que leur médication soit changée.

Je pense qu'il y a partout de la violence entre bénéficiaires mais elle se manifeste différemment selon le département.

G.L.: Il y a aussi la violence où le personnel est impliqué comme victime. Peux-tu nous en parler?

R.: Si le ou la bénéficiaire se sent mal, les risques de violence envers le personnel augmentent. Parfois cela devient une tactique pour tester le seuil de tolérance, surtout les nouveaux arrivants. Les bénéficiaires sentent aussi

la peur ou les possibilités de riposte du personnel. Il y a beaucoup d'accidents de travail dûs à la violence car les médicaments ne règlent pas tout et ne peuvent pallier au manque d'activités, d'intimité, aux carences générales des patientes-ts à l'hôpital. Avec les dernières coupures budgétaires dans les soins, ces cas de violence ont augmenté.

G.L.: Existe-t-il de la violence exercée par le personnel?

R.: Nous, les préposées-és, à la longue, à force de travailler là, nous n'arrivons plus à les considérer comme des êtres humains mais plutôt comme des objets de travail. Cette attitude est souvent inconsciente. Il nous arrive aussi de poser certains gestes envers les bénéficiaires et de réfléchir après sur leur pertinence. La fatigue morale, les surcharges de travail, l'organisation même du travail seraient les causes de ces comportements inhumains. On devrait pouvoir changer de département quand on se sent incapable de travailler avec les

Il y a des choses ici dont on ne peut jamais parler. Comment leur parler de ce qui me manque le plus... un peu d'amitié et de tendresse, d'amour peut-être. Comment leur dire? Parce que je ne peux rien dire, j'y ai renoncé. Dans leur tête je suis une enfant à qui vaut mieux pas expliquer trop d'affaires. Expliquer pourquoi par exemple y vaut mieux se cacher pour vivre ces choses-là... pourquoi aussi y a jamais rien de mieux que ce fameux tunnel sombre, sale et qui pue tout le temps. Faut pas se surprendre si dans ma tête faire l'amour c'est pas plus propre qu'avant. Pourtant j'aurai beau essayer tant que je voudrai, j'arriverai jamais à faire taire en moi un certain désir, celui de pouvoir jouir comme les autres dehors qui reviennent et qui m'en parlent si souvent. L'asile c'est pire que la prison.



Illustration d'une psychiatrisée de Robert Giffard

Photo: Hélène Rochon

bénéficiaires. Mais avec les dernières coupures, les maigres chances de faire application sur des postes et de changer de place ont été réduites à néant. Si nous voulons changer de place nous devons changer de statut, passer à temps partiel et subir baisse de salaires et perte de droits normatifs.

G.L.: Les rapports du personnel avec les bénéficiaires ne sont-ils que des rapports de dominé-e dominant-e?

R.: Non, il y a beaucoup de personnes intéressées à améliorer la qualité de vie des bénéficiaires. Ces personnes aiment leur métier. Et personne dans le fond ne veut être violent ou passer pour des bourreaux dans l'opinion publique. Nous n'en sommes pas là mais parfois il nous arrive de poser des gestes inhumains que nous regrettons. Parfois nous n'avons pas le choix à cause de la façon dont le système est fait. On sait qu'on pourrait faire plus pour certains bénéficiaires mais dans les conditions actuelles ce n'est pas possible. J'aimerais que les lectrices comprennent que nous aimons nos bénéficiaires et qu'à force de travailler avec elles et eux, les intervenantes-ts en général s'y attachent.

G.L.: Le rapport des femmes à la violence est-il le même que celui des hommes?

R.: Au niveau des agressions physiques, les bénéficiaires vont peut-être plus s'essayer si tu es une femme, surtout les premières fois. À la longue une femme va réussir à maintenir l'ordre autant qu'un homme même dans les salles agitées.

Comme préposée, que tu sois homme ou femme, l'organisation des soins, la surcharge de travail, etc., t'amènent parfois jusqu'à l'exaspération. Ce serait plus selon moi une question de job difficile qu'une question de sexe.

Je pense que malgré tout le seuil de tolérance des femmes est en général plus haut que celui des hommes.

G.L.: Il y a aussi je crois des cas d'abus sexuel?

R.: Il n'y a pas à mon avis de réseau organisé de prostitution mais il y a des bénéficiaires qui se prostituent. Ça arrive surtout entre bénéficiaires. Ça arrive avec des hommes de l'extérieur qui circulent autour de l'hôpital. Je crois aussi qu'il y a un ou deux cas d'abus sexuel déclaré de préposé homme sur des bénéficiaires.

J'ai pas encore droit à des sorties. Ça fait longtemps qu'on me les promet, mais je sais pas quand ça va venir. Ici les récompenses ça va de pair avec les menaces. Mais les autres dehors me disent que c'est possible de faire des rencontres. Elles connaissent du monde y paraît. La peur me prend... Est-ce possible que je sois capable de refaire ma vie? Marie, avant d'arriver ici j'avais pas 35 ans. J'arrive pas à croire les autres, qu'il y a des hommes dehors qui attendent après nous autres... les folles. Faut dire que depuis ce temps-là, elle arrivent à se payer pas mal plus de choses que moi avec mon 75¢ par jour.

G.L.: Que faudrait-il à ton avis pour enrayer toutes ces situations de violence?

R.: À mon avis, ça prendrait plus d'outils de travail pour intervenir auprès des bénéficiaires, comme des activités thérapeutiques, des recours à des spécialistes en santé mentale. Par exemple il y a très peu de psychologues à l'hôpital. Si ces intervenantes-ts étaient plus nombreuses-eux, nous pourrions peut-être diminuer la médication et ainsi avoir de meilleures chances de guérison. Il faudrait aussi des locaux adéquats et du personnel en nombre suffisant. Je crois que si nous étions plus nombreuses-eux à nous occuper des patientes-ts,

le stress et les possibilités de comportements exaspérés diminueraient. Pour l'instant nous sommes toujours au minimum des quotas.

Ginette Lewis

CONTRE L'ARGUMENT DES « GROS BRAS »

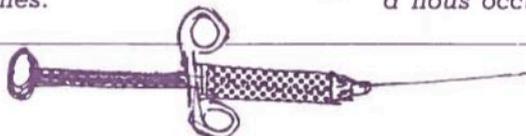
La lutte contre la sexualisation des postes

Pour bien saisir ce que signifie la sexualisation des postes pour les travailleuses de Robert Giffard, il faut connaître la spécificité du milieu et les manifestations qu'a prises cette forme d'oppression.

Tout d'abord, il faut dire que le travail au sein de ce milieu est spécial. En effet, oeuvrer en institution psychiatrique n'est pas très valorisant socialement: la maladie mentale ayant longtemps eu la réputation de ne pas être comme les autres maladies.

Et c'est la sexualisation des postes qui a été la manifestation la plus évidente de discrimination auprès des femmes. Les coupures de postes des dernières années s'exerçant presque exclusivement au niveau du personnel oeuvrant auprès du bénéficiaire ont remis en cause les principes de l'ancienneté et de l'égalité.

En effet, sous le prétexte tendancieux des besoins des malades, on a ressorti l'ancienne loi de la jungle qui privilégie l'emploi de la force physique dans l'exercice de notre travail. Vu le nombre restreint de personnel à la base et le manque d'outils adéquats, on a besoin de force, que se soit pour déplacer les personnes grabataires ou pour assurer la sécurité physique des bénéficiaires. Donc les femmes n'étant pas « fortes » (c'est connu!), les procédures de permutation et de



coupures de postes les visent essentiellement. Une femme qui possède 10 ans d'ancienneté voit son poste fermé ou ne peut aller permuter un homme qui n'a que trois ans dans l'institution. Son handicap est son sexe. On ne lui laisse même pas la chance de prouver sa capacité de satisfaire aux exigences de l'emploi.

De plus, le syndicat n'a pas pu prêter main-forte, puisqu'à Robert Giffard, spécifiquement, on ne favorisait pas la sexualisation mais on ne s'y opposait pas catégoriquement, d'où la mollesse de la réaction officielle.

Ainsi, les femmes se sont retrouvées divisées en deux catégories: premièrement, les femmes touchées par la sexualisation — enrégées, ulcérées; tu as travaillé pendant des années sur une salle dans une équipe volante et, tout à coup, tu n'es plus apte à cause d'un soi-disant besoin (soudain et urgent) des bénéficiaires dont tu t'occupais très bien auparavant et qui t'aimaient; deuxièmement, les femmes qui n'ont pas été touchées et ne sont pas sensibilisées au problème.

Marie si je t'écris tout ça c'est parce que je sais que toi tu me jugeras pas. T'en vois tellement à tous les jours des pareilles comme moi. Avant, c'était quand on allait à l'école ensemble et puis qu'on sortait les fins de semaine pour s'amuser. Enfin je ne me souviens plus trop comment c'était dans ce temps-là. Mais je sais qu'après en tout cas c'est ça qui m'a rendue folle.

Marie, es-tu capable de m'aider? L'asile ça a toujours été la prison pour nous autres les femmes.

Evelyn



Illustration d'une psychiatisée de Robert Giffard

Photo: Hélène Rochon

En temps de crise, chacun pour soi, isolement et démilitantisme. Les femmes n'ont plus le goût de se battre, elles ont assez de problèmes nouveaux à combattre: rotation constante du personnel sur les unités, bénéficiaires perturbés par l'atmosphère survoltée, déclassifiées-és qui détestent leur nouvelle « job ». . . Une auxiliaire de soirée qui se retrouve de jour à laver de la vaisselle a peu de chance d'apprécier son nouvel emploi. Mais c'est pas grave, elle est chanceuse, elle a une « job »!

Cependant, une lueur d'espoir se dessine à l'horizon. Une poignée de femmes, peu importe leur accréditation syndicale, se regroupent pour passer à un stade plus élevé de la lutte. Elles ont décidé d'utiliser un outil peu connu, mais à leur portée: la charte des droits et libertés de la personne. Elles ont porté plainte pour discrimination à la Commission des droits de la personne, et leur argumentation est la suivante: si l'hôpital veut de gros bras pour soulever

les bénéficiaires handicapés physiquement, certaines femmes peuvent les leur procurer sinon que l'hôpital fasse l'acquisition des outils mécaniques adéquats, plus sécuritaires pour le malade et pour le personnel, qu'il soit féminin ou masculin. De plus, on ne se sert pas de notre sexe mais de notre coeur lorsque l'on répond aux besoins de nos bénéficiaires.

Nicole Gosselin
et Suzanne Blouin
Comité de condition féminine
de Robert Giffard



solidaire

L'apartheid en Afrique du Sud DANS LES BANTOUSTANS

Fin février. Cinquième Monde organisait une soirée d'information avec des visiteuses venues du Guatemala, des Philippines, du Nicaragua et d'Afrique du Sud. J'y ai rencontré Hilda Bearnstein. Les médias parfois nous entretiennent de l'institutionnalisation du racisme en Afrique du Sud et des importantes manifestations qui s'y produisent. Les femmes noires y sont impliquées, mais qu'en est-il au juste des raisons de leur révolte?

La séparation des races

Les femmes de ce pays subissent une oppression semblable à la nôtre c'est-à-dire découlant de la société capitaliste et patriarcale. Mais en plus il s'y greffe un problème de ségrégation qui marque profondément les valeurs et les institutions de la société en Afrique du Sud.

Le système de l'apartheid, mot qui signifie séparation des races, est inscrit dans la constitution. Il assure à la minorité blanche, 15% de la population, un contrôle absolu sur l'économie et sur la main-d'oeuvre noire. Malgré la richesse du pays et le fait que l'Afrique du Sud a l'un des niveaux de vie les plus élevés au monde, les conditions de vie des noirs-es sont misérables et s'apparentent toujours par certains aspects à de l'esclavagisme.

La majorité des femmes noires sont le plus souvent confinées à des emplois de domestiques et travaillent de 60 à 80 heures par semaine. Dans l'industrie leurs

conditions de travail sont aussi difficiles et il leur est interdit de se regrouper en associations. Les travailleuses noires sont également soumises à un contrôle dégradant de leur corps. Elles risquent à n'importe quel moment d'être menées aux « cliniques de santé » pour se faire injecter le « proveronal », un anticonceptionnel, pourtant défendu en Amérique du Nord et en Angleterre à cause de ses effets secondaires (cancer de l'utérus, stérilisation permanente, etc.).

Comment ne pas réagir avec colère? Ici on nous parle de plus en plus du droit à la vie, du droit de la famille. Là-bas on nous stérilise de force. Toujours nos droits sont bafoués et nos corps souillés.

Les bantoustans

Réduites à une existence misérable, les femmes de la majorité noire sont généralement responsables de leur famille et des enfants. Les hommes sont forcés de se déplacer pour travailler et ne voient leur famille qu'une fois par année. Les femmes, les enfants et les vieillards demeurent dans des « bantoustans », sorte de territoires ghettos situés dans des régions arides, où les conditions de santé et d'hygiène sont déplorable. Pourtant, malgré la sévère répression dont elle sont victimes, les femmes essaient de quitter ces territoires pour les régions urbaines où il est possible de trouver du travail et de tenter de réunir les familles.



Photo: Hélène Rochon

Elles se retrouvent concentrées à la périphérie des villes et risquent la déportation brutale, leur présence près des centres urbains étant interdite. À quelques minutes d'avis, elles peuvent avoir à ramasser leurs enfants et quelques affaires avant que les bulldozers ne viennent les déloger.



Hilda Bernstein

Photo: Hélène Rochon

« PARTAGER NOS RÉFLEXIONS, NOS DISCUSSIONS »

Avec les femmes du Pérou

Marie-Claire Nadeau, coopérante du SUCO (Service universitaire canadien outre-mer) au Pérou depuis 1982, nous rendait visite à Québec en novembre dernier. Résidente de la Basse-Ville, secrétaire à la Caisse des travailleurs-euses de Québec, militante de longue date dans les groupes populaires et syndicaux de Québec, Marie-Claire avait bien des choses à raconter. . . Nous étions une trentaine de filles de Québec à participer à une soirée d'échange et de solidarité avec elle pour l'entendre parler de sa pratique et son engagement avec les organisations de femmes au Pérou.

Essentiellement, le travail de Marie depuis deux ans se situe en appui aux comités de femmes conjointes de mineurs. Ces derniers ont vécu un conflit de travail majeur en 1982, conflit qui les a amenés à sortir de leurs campements miniers (dans les Andes) et à parcourir 750 km à pied avec leurs familles pour venir s'installer sous la tente à Lima, capitale

du Pérou. C'est dans ce contexte qu'un groupe de femmes, dont Marie-Claire, se sont impliquées avec les comités de femmes conjointes de mineurs, aux prises avec des problèmes quotidiens de survie et d'organisation.

À travers ce conflit, de 1982 à 1984, les comités de conjointes ont exigé graduellement une place plus grande dans l'orientation et l'organisation de la lutte et aussi une plus grande autonomie de leur regroupement. À l'automne '82, Eusébia, péruvienne et militante à la base d'un des comités de conjointes, est venue nous rendre visite au Québec dans le cadre d'une tournée d'information et de demande d'appui aux mineurs en grève. Ses rencontres avec des femmes impliquées dans divers groupes autonomes à Québec (Solidarité 5^e Monde, Centre de santé pour les femmes, Centre des femmes de la Basse-Ville, etc. . .) l'ont beaucoup impressionnée.

Malgré la dureté du régime, les Africaines tentent, dans leurs actions quotidiennes, de s'opposer au système de l'apartheid. C'est ici que notre appui devient important envers ces femmes qui luttent contre les effets conjugués du capitalisme, du patriarcat et du racisme. **Quand je sais que tant de femmes se font torturer, violer, sont forcées de vendre leur corps, je deviens rebelle.** Il faut unir nos efforts avec les femmes d'ailleurs, apprendre de leurs luttes et faire connaître les nôtres. Comme le soulignait la Guatémaltèque, « nos liens sont de tendresse, d'amour. C'est de là que nous tirons la force pour continuer et changer ce système qui nous opprime. »

Mili Castro



Marie Claire Nadeau coopérante au Pérou, à l'ouverture au Congrès du Conseil Central de Québec le 2/12/84

Photo: Hélène Rochon

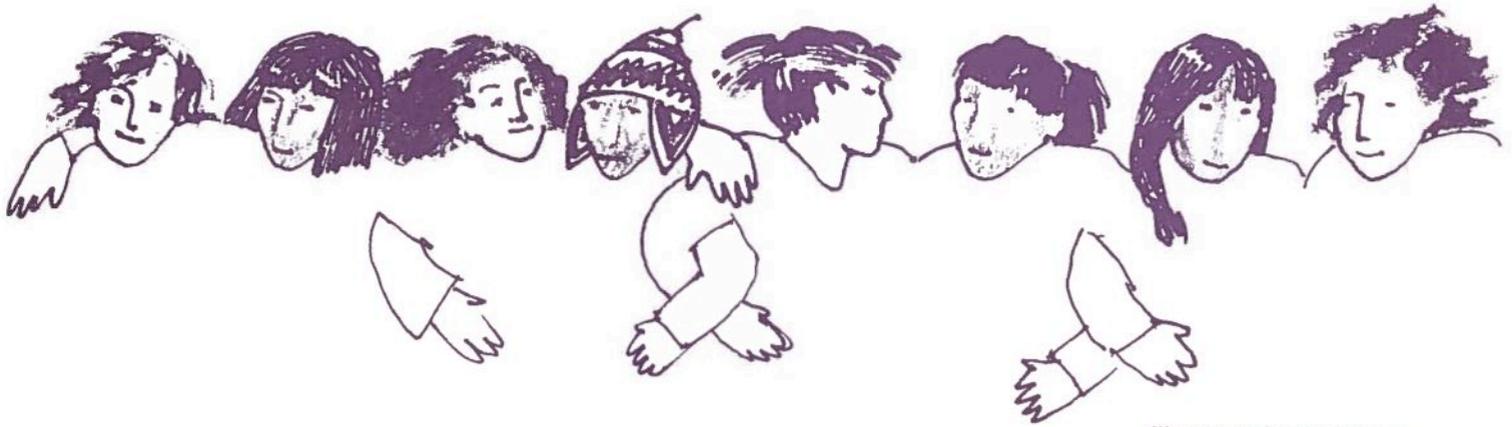


Illustration: Aline Martineau

Elle est retournée au Pérou avec certaines convictions du genre: « on est capable », « il faut s'organiser entre nous », « on ne peut attendre après les hommes ». . . Ce qui a fait dire à Marie-Claire lors de notre rencontre du 29 novembre dernier: « Vous savez les filles, vous êtes responsables de la rose que vous avez appriovisée! »

« On est pas si loin que ça. . . »

« On se ressemble, on vit des choses pareilles, on a des points en commun dans notre quotidien, dans nos groupes, dans nos syndicats. . . » Marie-Claire nous a parlé de la violence conjugale au Pérou, d'une femme battue qui, pour expliquer ses « bleus » prétendait avoir fait une chute. . . Du silence des femmes de son entourage peu intéressées à se mêler de la « vie privée » d'un couple. Des hommes qui justifient et appuient la violence du mari en déclarant: « s'il l'a battue, c'est qu'elle le méritait! » J'avais l'impression d'entendre parler de la situation d'une Québécoise, victime de violence.

Nous avons été un peu surprises et « indignées » d'apprendre que les comités de femmes conjointes de mineurs avaient reçu un appui de la Fédération minière, entre autres, via la nomination d'un secrétaire à la condition féminine. Une des participantes à la rencontre s'est empressée de nous rappeler qu'il n'y a pas si

longtemps au Québec, René Lévesque lui-même avait décidé de tenir à l'oeil le ministère de la Condition féminine!

« Il n'y a pas de raison. . . »

« Il n'y a pas de raison, en 1984, que subsistent des inégalités au niveau des conditions de vie, de travail tant pour les femmes d'ici que pour les femmes de là-bas. »

« Il n'y a pas de raison qu'une femme de 40 ans au Pérou ait l'air d'une femme de 70 ans. »

« Ce que nous autres on revendique, ce que l'on gagne, les discussions, les réflexions que l'on fait sur la violence faite aux femmes, par exemple, il faut les partager avec les femmes de là-bas. C'est pour toutes les femmes du Québec mais aussi pour toutes les femmes du monde qu'il faut lutter contre la violence, pour le droit au travail, à l'égalité! »

Comment concrétiser cette solidarité?

Tout d'abord, se tenir au courant de ce qui se brasse là-bas. Les résultats des élections d'avril 1985 méritent une attention spéciale de notre part puisque l'enjeu y est important pour l'alliance des partis de la gauche. Également à surveiller de près, la situation des droits humains dans ce pays où les « disparitions » et les assassinats politiques se multiplient. . . Une campagne internationale est en

cours et il ne faut pas hésiter à signer des pétitions (par l'entremise d'Amnistie internationale, par exemple) ou à envoyer des lettres de protestation pour éviter que le Pérou devienne une « nouvelle Argentine ». . .

Il y a aussi l'appui financier à des projets dont celui de la campagne d'alphabétisation que les comités de conjointes mettent de l'avant.¹ La « boîte à sous », c'est souvent un moyen de se déculpabiliser mais cela peut être aussi l'occasion d'appuyer concrètement la volonté des femmes péruviennes de se regrouper, de se former, de s'organiser.

De femmes à femmes

Mais ce dont nous a parlé le plus Marie-Claire, c'est d'une solidarité à développer de femmes à femmes, de groupes d'ici à groupes là-bas. « La solidarité, il faut que cela soit des noms, des visages. Il faut que cela soit des contacts intimes. . . » Marie-Claire, par sa présence au Pérou, se voit comme une « charnière », un moyen de réaliser des « mariages » entre femmes d'ici et du Pérou. C'est à chacune de nous de voir comment, dans notre quotidien, dans notre travail, dans notre groupe, ces contacts peuvent être possibles. C'est à nous de jouer!

La solidarité pour moi, ce sont des visages. . . celui d'Eusébia et de Marie-Claire entre autres.

Lyse Nadeau

1. On peut faire parvenir les appuis (lettres ou soutien financier) à l'adresse de Suco: 3738, rue Saint-Dominique, Montréal, H2X 2X9, avec mention: PROJET ALPHABÉTISATION, FEMMES-PÉROU.

portrait

FEMMES MONTAGNAISES

Jeanne Mance est gérante régionale pour la Société de communication Attikamek-Montagnais (Socam). Elle fait de l'animation radiophonique au Centre de production de Québec et voyage beaucoup dans les communautés montagnaises de la Côte-Nord. Elle dit se sentir partagée entre son goût profond de la vie en forêt et la vie plus « moderne », le travail pour sa communauté, comme bien des femmes autochtones aujourd'hui.

« Tshi tshi uesham tashkahikan eukuan ne uetsh muk utanishin, uetsh eka tat tshikus ». Quelqu'un avait dit à mon grand-père Manigouche « C'est parce que tu as trop fendu de bois de chauffage que tu n'as que des filles et pas de fils ». Ainsi débute notre histoire puis-je dire, histoire qui encore aujourd'hui en 1985 sert en quelque sorte de modèle pour le maintien d'une vie traditionnelle à notre communauté montagnaise en pleine expansion, que je qualifie comme étant trop avant-gardiste. Notre communauté ou réserve indienne (terme du gouvernement fédéral) se nomme Mashteuiatsh (jusqu'en septembre appelée Pointe-Bleue). Elle est située sur les rives du majestueux lac Saint-Jean (Piekuakami).

Trop de filles? Et alors? « Ni-mushumipan » défunt grand-père n'y a pas regardé de près — pas sexiste — puisqu'il a élevé ses six filles pas comme des garçons mais comme des personnes qui devront affronter la vie. On est Montagnais, on vit comme tel, les grands-parents ne connaissent que la vie en forêt: chasser, trapper, piéger, pêcher, cueillir les fruits en été (c'est sûr), canoter, portager, seul moyen de transport à l'époque, pour se rendre au lac Nikubau en passant par la rivière Ashuapmushuan. Allez les filles! Au travail. Faut

subsister et pour cela il faut aller sur les lignes de trappe en fin d'automne, tendre les pièges pour le castor, la martre, le vison, . . . Il faut aussi poser les collets pour le lièvre, le loup cervier, le renard, etc., et encore après cette journée, après les premières récoltes des animaux à fourrure, en soirée c'est le nettoyage des peaux. Il faut bien les apprêter pour obtenir le meilleur prix de vente possible.

Aujourd'hui grand-père et grand-mère ne sont plus là mais le territoire de trappe est toujours occupé, les filles Manigouche ont pris la relève afin de protéger et de sauvegarde le coin ancestral. Les mêmes gestes se répètent, peut-être aussi au même endroit. Il y a toujours du gibier, des animaux à fourrure. Le moyen de transport a changé. On monte là en véhicule motorisé, mais on a toujours besoin du canot en été et des raquettes en

hiver même si l'auto-neige est considérée nécessaire pour couvrir de plus grandes distances sur le territoire.

Actuellement mes parents y vivent à l'année, il y a toujours une de leurs filles avec eux. Mes parents ont eu cinq filles et un seul garçon. Je suis l'aînée, j'ai aussi vécu avec eux sur notre territoire, mon fils est né en mars 1969 au lac Nikubau. Il faut dire que Sylvain est très fier d'être né là-bas, il se considère comme le futur héritier de ce territoire. Il a raison et il saura s'en servir.

Jeanne Mance Charlish



Illustration: Aline Martineau

Ce que je pense de la discrimination des femmes indiennes et de la Loi des Indiens?

La femme indienne mariant un non-Indien perd tous ses droits et la femme blanche mariant un Indien devient Indienne par cette stupide loi et y gagne beaucoup plus. Sur ce, je vous cite un fait réel: une femme blanche ayant marié un Indien, devient veuve. De par son mariage ayant été inscrite comme Indienne, à son veuvage elle a gardé ce droit. Aujourd'hui elle demeure dans la communauté avec un blanc, elle a même des enfants avec lui, ces enfants-là portent automatiquement le nom du défunt mari et deviennent Indiens, toujours à cause de la Loi des Indiens, puisqu'elle ne s'est pas remariée.

C'est pas une forme de génocide pour une race, ça? Qui donc demain sera le descendant des premiers habitants de ce pays?

J. M. C.

SUR LE PROJET DE LOI C-31

Le projet de loi C-31, projet amendant la Loi des Indiens au Canada, est à l'étape de première lecture. S'il devient effectif, il permettra à la femme indienne qui épouse un non-Indien de conserver son statut d'Indienne et les droits qui y sont rattachés. Mais... Ce statut s'étendra-t-il à ses enfants? Cette loi sera-t-elle rétroactive et jusqu'à quelle génération? Les femmes touchées par cette loi pour-

ront-elles réintégrer leur réserve? Pourront-elles voter dans les affaires de la bande, surtout si elles n'habitent pas sur la réserve? Beaucoup de questions demeurent en suspens.

Pourquoi vouloir conserver son statut d'Indienne?

En premier lieu c'est une question d'identité et d'appartenance culturelle. Qui d'entre nous accepterait de perdre sa citoyenneté pour cause de mariage? De plus, conserver leur statut est pour les organisations autochtones une lutte primordiale pour la reconnaissance de leurs droits ancestraux.

Des droits civiques sont aussi rattachés à la reconnaissance de statut: être enterré(e) sur la réserve, hériter de ses parents, la gratuité scolaire, l'accès au territoire de chasse et de pêche, ...

M.-T. L.

Papier Bavard

« Marie-Géographie », c'est une de mes chansons préférées! Au plaisir de se connaître,

Isabelle Voyer,
pour la Maison des Femmes
des Bois-Francis,
49 des Forges,
Victoriaville, G6P 1N7

**FAITES-NOUS
SIGNE**

Le mouvement des femmes est riche et diversifié dans notre région. On peut le constater dans ce numéro-ci. Marie-Géographie veut faire connaître cette richesse et espère pénétrer dans les différents milieux où les femmes se regroupent et posent des actions.

Nous avons différents comités dans lesquels il est possible de s'impliquer: diffusion, finances, aspect visuel, production journalistique. Les textes et illustrations doivent répondre à certains critères d'accessibilité, de clarté et d'originalité. La lecture et la critique de ces textes et illustrations se font en groupe.

Donc, il se passe quelque chose dans votre coin; vous avez des commentaires sur un article; vous écrivez des poèmes; vous dessinez; ou encore vous aimeriez faire connaître la revue dans votre village, dans votre groupe, etc. **Faites-nous signe!**

Écrivez-nous!

Nous ne sommes qu'une poignée. Les collaborations de tous genres nous sont essentielles pour continuer.

ON ATTEND DE VOS NOUVELLES! !

M. Lamoignon
151 Broad
Arden, Que.
Victoriaville, le 1^{er} mars 85

Bonjour!

C'est réjouissant d'apprendre que pousse tout à coup (sans doute après une longue période de désir) une toute nouvelle revue féministe.

À la Maison des Femmes des Bois-Francis, nous avons un centre de documentation ouvert à toute la population. Nous sommes aussi plutôt curieuses, alors pour vous faire connaître et vous connaître nous aussi, nous nous abonnons!

G X 9

PRODUCTIONS AR'LETTE

LES VISAGES DE THÉRÈSE CASAVANT

Elle est née à Sorel et vit à Québec depuis cinq ans. Elle a exposé jusqu'à maintenant dans les cafés et les bars de Québec (Chantauteuil, Croque-Mitaine, Fou-bar, Krieghoff, Nuits du Nord). À l'entendre, l'art l'a toujours habitée, tout au long de cet itinéraire qui l'a conduite de sa ville natale vers Québec, en passant par une vie semi-nomade dans un autobus recyclé (j'ai oublié de lui demander de quelle couleur. . .).

Elle fut d'abord muraliste puis ensuite, peu à peu, elle fit des sketches de ses murales des thèmes pour des toiles et des dessins.

À 19 ans, elle quitte Sorel pour l'Inde: voyage d'entre les voyages qui influencera sa trajectoire, le choix des thèmes et le symbolisme de ses images.

C'est surtout par sa rencontre avec l'encre et l'aquarelle qu'elle arrivera à jeter les bases d'une exploration plus continue de son expérience. Thérèse Casavant nous propose un univers de métamorphoses, une sorte de démarche limite entre l'écriture et l'image.

Subtilité et énergie

L'originalité de Thérèse Casavant unit la subtilité de l'aquarelle, en jouant sur les transparences et les demi-tons, avec l'actualité du mouvement, de l'énergie et des rythmes saccadés. En effet, on peut retrouver sur une même oeuvre le monde du clair et de l'harmonie, puis le monde du sombre et de la lutte. Elle dit travailler

« sous forme de casse-tête ». Une grande pièce de 30 x 26 po regroupe plusieurs pièces ou sketches thématiques interreliés. L'abstrait se mêle au figuratif. Une constante se retrouve dans toutes ses pièces: l'apparition de visages, certains plus évidents, d'autres qu'on découvre en contemplant les images.

Les visages sont le souffle d'énergie, le lieu des

métamorphoses et des cycles. Tous apparaissent au début sous la forme d'une tache, faite au hasard sur la toile. La suggestion produite permet à l'artiste de retoucher cette tache qui entre ensuite dans la série des métamorphoses d'un même personnage, ce personnage qui existait au tout début de sa démarche. D'un être dénudé et androgyne, il devient peu à peu un demi-visage, puis un regard mélancolique apparaît secrètement dans les lieux les plus inusités du tableau. « Comme si ce regard était, de fait, la matière même de l'énergie et de la vie. »

Un monde féminin

Son art, dit-elle, « attire surtout les femmes ». C'est d'ailleurs de la rencontre avec des femmes peintres, musiciennes, écrivaines que les images naissent. Sans être un art proprement féministe (quelqu'une l'a-t-elle d'ailleurs quelque part défini?), ce dernier se trouve marqué par le monde du féminin et affirmé comme tel.

Thérèse Casavant s'est intéressée à divers médiums et formes d'expression. Mentionnons entre autres la fabrication de bijoux, l'art du miniature, le tissage. Elle désire explorer dans le futur la décoration des appartements. Avis à celles qui pensent à autre chose qu'aux plastiques de *Décor Mag.* . . L'illustration de contes l'intéresse également.

On peut voir les toiles exposées à la Basse-Île et dans son atelier situé au 19, rue Hermine, app. 2.



Oeuvre de Thérèse Casavant

Photo: Anne Lachance



Francine Saillant

MESDEMOISELLES AUTOBODY. . .

Une double critique de la pièce des Folles alliées, *Mademoiselle Autobody*, produite ce printemps au Théâtre du Grand Dérangement, à Québec. Deux textes, deux perceptions. Et vous, avez-vous aimé?

Sous le délicieux délire de votre humour cinglant et de votre poésie délurée se cachait imperceptible, une petite voix à six femmes proclamant: « Mais puisque je vous dit que ça existe! Mais puisque je vous dit que je ne suis pas folle »! Mais puisque je vous dis que ça existe l'insidieuse pornographie aux innocents visages! »⁽¹⁾.

Inconfortablement coincée entre deux chaises au Théâtre du Grand Dérangement, en docile spectatrice j'attends. Les lumières s'éteignent. Silence. Juste le temps de retenir quelques respirations et inquiétudes et voilà que les Folles Alliées se déchaînent, se déroulent, s'entourloupent l'une et l'autre, les unes aux autres.

Ce fut une bien belle promenade durant laquelle mon rire prenait des allures d'arc-en-ciel, sillonné entre l'amusement et l'écorchement. Lente progression, de virages en virages qui se terminait en un face à face à 120 km/h . . . juste à la limite de l'insoutenable et de l'intolérance.

Tous les rapports humains et inhumains s'étaient là, devant mes yeux; des personnages chauds en couleur s'imbriquaient comme des pièces du puzzle de la Grande Réalité. . .

Exagérément réelle cette euphorie créée par ces Folles Alliées. Cependant, j'ai retrouvé avec agacement cette marque de commerce déjà vue dans d'autres productions des Folles Alliées, tels ces chœurs mièvres style fleur rose(?), ces sautilllements de jambe en l'air de « girls » de music-hall. Également cette tendance du théâtre à message de trop vouloir faire le parcours du contour, détour, pourtour, tour de la question, ce qui amène un alourdissement, un méli-mélo dans des sous-thèmes et fait perdre le fil conducteur.

(1) Les blouses blanches, chanté par Édith Piaf.

(2) Ça crève les yeux, ça crève le coeur.

Mais surtout mesdemoiselles... ne taisez pas votre petite voix vibrante car, même menue, elle porte loin et bien.

Louise Poirier



Photo: M. Lemay

J'y suis allée pour le plaisir de retrouver les Folles Alliées sur scène, mais j'y ai par la suite envoyé beaucoup de monde pour le contenu de la pièce. Amené à un rythme merveilleusement soutenu par des personnages à la fois drôles et émouvants, cela fait un spectacle éblouissant.

Mademoiselle Autobody nous plonge dans un univers qui — malheureusement — n'a rien d'irréel: un village comme il en a tant dans la région dont la routine est troublée d'un côté par « une » mécanicienne qui

a décidé de faire revivre le garage fermé depuis quelques temps, et de l'autre par monsieur le Maire en personne qui, non content de faire le commerce des vidéos pornos, a décidé d'ouvrir un bar offrant des spectacles « super érotiques ».

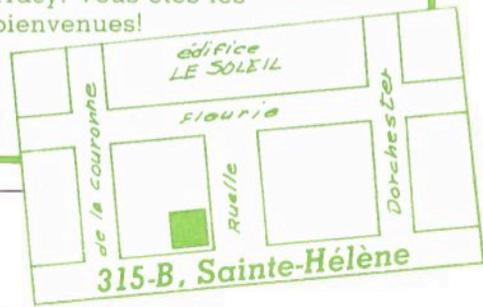
Ce « concentré » de la vie nous permet de comprendre comment la pornographie est une suite logique du sexisme qui imprègne notre société. Les Folles ont le courage de nous montrer jusqu'à quelles horreurs cela aboutit. C'est une opération de conscientisation bouleversante mais nécessaire. En effet la pornographie s'insinue de plus en plus dans notre société par les commerces de location de vidéos qui poussent comme des champignons, sans rencontrer aucun obstacle, en partie parce que les milieux progressistes en ignorent la portée. Les groupes culturels deviendraient-ils les catalyseurs de lutte fondamentale? Peut-être, si l'on en juge par le théâtre régional, puisqu'en plus des Folles Alliées, le théâtre Parminou a monté cette année une pièce qui aborde également le phénomène de la pornographie.⁽²⁾

Cela donne un peu d'espoir à cette lutte qui s'était essoufflée suite à la dissolution du regroupement régional de lutte contre la pornographie. Merci, les Folles!  Françoise Roinsol

LA BASSE-ÎLE

Que se passe-t-il tous les vendredis soirs à la Basse-Île, nouveau lieu de création et de rencontres pour les femmes? C'est la soirée « mauve »: temps pour le plaisir, l'imaginaire. On peut y apporter ses instruments, ses chansons, ses cassettes et son alcool. Il n'en coûte que 99¢ de prix d'entrée. La Basse-Île est une idée de

Suzanne Tracy, Marie Lily, Pauline Dionne et Thérèse Casavant. Théâtre, chanson, ateliers et activités artistiques libres durant la semaine. . . Pour de plus amples renseignements, téléphoner au 522-5916 et s'adresser à Suzanne Tracy. Vous êtes les bienvenues!





Un vidéo de Nicole Giguère produit par Vidéo Femmes:

De Sylvie Tremblay à Marjolaine Morin, en passant par Blue Oil, Diane Dufresne, Chantal Beupré, Belgazou, Wonder Brass, Louise Forestier, Louise Portal, Geneviève Paris, Nanette Workman, tour à tour elles se livrent, entières ou en pièces détachées. . . Une série de « flashes » qui nous donnent des images des hauts et des bas des rockeuses: une Louise Forestier quelque peu torturée, une Diane Dufresne aux allures de diva, une Marjolaine Morin d'un naturel désarmant. . .

Ce vidéo, c'est comme un portrait de famille, sans extravagance au niveau de la forme, pour ne pas dire plutôt conventionnel: entrevues, extraits de spectacles, entrevues et ainsi de suite. L'intérêt est tout de même soutenu. En effet qui n'est pas affligé(e) d'un soupçon de curiosité un peu « voyeuse » pour la vie de nos petites et grandes vedettes? . . . Elles nous racontent leurs chansons, leur musique, le show business, leurs relations avec les hommes, les musiciens, les enfants, etc. . . Pourtant, à mon avis, on reste sur son appétit. . . Certaines questions auraient gagné à être approfondies, histoire de nous permettre comme spectatrices de plonger plus creux dans le quotidien, les luttes particulières d'une femmes rockeuse québécoise. Bref, il semble qu'on ait préféré multiplier les témoignages.

On peut être d'accord ou pas avec le style, le message, le côté plus ou moins sexy de l'une ou de l'autre. On peut même questionner certaines attitudes par rapport à la reproduction de vieux stéréotypes sexuels. Pour-

tant, ce vidéo donne peu de matière à creuser la question. Si on en juge par la discussion qui a suivi sa présentation lors de la fête du 8 mars, où il a nettement eu pour effet de soulever ce débat!!! À chaque public ses préoccupations!!!

Colette Lavoie

C'EST COMME UNE PEINE D'AMOUR

Ce film de la réalisatrice Suzanne Guy tombe à point dans la controverse actuelle sur l'avortement. Que disent les femmes qui ont vécu une interruption de grossesse? Elles prennent ici la parole, réfléchissant à voix haute sur leur avortement, le désir

CHICKEN RANCH

Drôle de titre, drôle de film

Un film témoin sur la vie des prostituées d'un bordel légalisé dans le désert du Nevada (État du Texas). Les « filles » de *Chicken Ranch* gagnent jusqu'à 2,000 \$ par semaine mais sont confinées 24 heures sur 24, trois semaines d'affilée dans la maison de prostitution. La réalisatrice Sandi Sissel et le réalisateur Nick Broomfield ont passé trois mois à *Chicken Ranch*, filmant les prostituées et quelques clients peu inquiets de l'oeil de la caméra. Le scénario,

d'avoir des enfants, le rapport des femmes à leur corps. Adolescentes ou dans la trentaine, la raison et les émotions s'entrechoquent. À voir absolument pour briser le mur des préjugés et des fausses idées sur l'avortement.

Distribué par les Films du Crépuscule, Montréal, 1985.

À venir. . .

Disponible cet été, une vidéo réalisée par Françoise Dugré et Johanne Fournier sur les toilettes, ce lieu « qui devient facilement cachette, refuge. » La vidéo veut rendre compte des nuances et des états vécus dans l'inconfort « d'un lieu où l'on se sent tout à fait chez soi ».

Distribution Vidéo Femmes, été 1985.

celui que vivent les filles: négociations avec les clients sur les prix et les plaisirs fournis, séances d'habillement et de maquillage, ennui des après-midi qui s'éternisent, confidences sur les clients mal « foutus » ou les problèmes personnels de chacune. Un film qui nous rend sympathiques ces travailleuses sans jamais les juger, et surtout pas un film de « fesses ».

Chicken Ranch, réalisation de Sandi Sissel et Nick Broomfield, USA, 1984. Présenté au festival de Vidéo Femmes en février 1985.



Scène du vidéo « CHICKEN RANCH »

Au coin de la rue ... l'aventure

Mémo

- Emprunter sacoches de vélo
Christine OK
- Tente & réchaud
Rémi OK
- Photocopier carte du Vermont
- Acheter câble de dérailleur
- * Stage de mécanique:
Lundi 7 hres

Mercredi 4 juillet

Départ de Québec à 6 h 27 ce matin. Il fait déjà chaud et la journée s'annonce ensoleillée. Beau temps pour les vacances! Marité et Tom se regardent, soupèsent leurs vélos lourdement chargés chacun de 40 livres de bagages et... s'interrogent du regard. Va-t-on réellement réussir à sortir de Québec avec tout ça?

On tourne l'coin de la rue, ça roult bien, surprise! C'est parti! A Neuville, rencontre de deux autres filles en vélo. Échange de sourires comme une invite à l'aventure qui nous réconforte d'un seul coup. Ce qui nous reste d'incertitudes s'évanouit à mesure qu'z s'amassent derrière nous les kilomètres. Premier camping près de Trois-Rivières. De ma fierté toute neuve, je déstis, amusée, le soir qui tombe.

Jeudi 5 juillet

Après déjeuner, réchauffement des articulations et étirement des muscles. Je n'ai pas les jambes fatiguées: ça serait plutôt les poignets, les épaules. Qui l'eût cru?! Vérification mécanique aussi: par ces petits gestes quotidiens, l'assemblage d'abord incompréhensible de pièces et de boulons s'apprihvise. Mon vélo, je l'aime!

Deschambault, Grandines, Batiscan, Louiseville, Yamachiche, Berthier. Notre voyage prend des allures de pèlerinage où les flèches des clochers marquent les étapes. Nous partageons tour à tour saul, carte, commentaires et impressions au soleil des perrons d'église ou à l'ombre de leurs arbres centenaires.

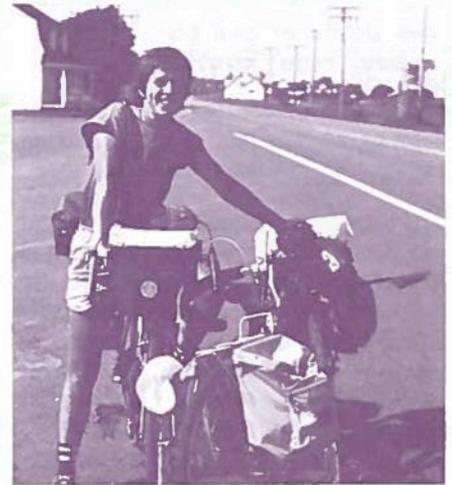


Photo: Jacinthe Michaud

Vendredi 6 juillet

A Bécotil où nous refaisons nos provisions, une charmante dame nous trouve "ben courageuses de se promener de même". "Pis ben chanceuses aussi". Marité me fait un clin d'œil: c'est la troisième réflexion du genre en trois jours. Et nous sentions que toutes auraient bien aimé pouvoir partir avec nous!

La vallée du Richelieu s'étire, accueillante et porteuse d'histoire. Demain, nous suivrons certainement la piste qui borde les écluses. Je suis envahie d'une envoiivante sensation d'indépendance et d'autonomie. J'ai ma petite bouffe et ma petite maison sur mon porte-bagage, mes petites pattes pour promener l'état. Je ferais le tour du monde!



Photo: Monique Lapointe

Carte postale

Sylvie, Anne, Louise, Hélène, Monique...
J'espère vous rencontrer cet été, sur les routes de Berthier,
de la Beauce, de la Gaspésie ou des États. On se piquera
une petite jase et puis, qui sait, on pourra peut-être
faire un bout de chemin ensemble?
xxx Dominique

La Louineuse

PROJET NACELLE

Le Groupe de Défense des Droits des Détenus de Québec travaille à mettre sur pied une ressource pour les femmes conjointes de détenus. Le projet Nacelle vise principalement à rejoindre et à regrouper les conjointes de détenus qui assument seules toutes les charges familiales et financières en plus de vivre cette situation avec une certaine gêne, une certaine culpabilité.

C'est un lieu d'échange sur les expériences liées à la vie carcérale et un lieu d'information sur le plan juridique. Le projet Nacelle tentera d'offrir les services et le soutien approprié aux besoins.

Pour plus d'information, contactez
Ginette Gauvin: 522-4343

Illustration: Georgette Lebel

DU NOUVEAU À LOTBINIÈRE!

Dans l'est. . .

Suite à l'enquête réalisée par le groupe Recherche-Action Lotbinière au printemps 1984, les femmes de la région inaugureront le 8 mars dernier le Centre-Femmes de Lotbinière. Logé à Laurier-Station, le Centre-Femmes offre un lieu de rencontre pour les femmes de la région qui désirent échanger, se réunir, obtenir des informations et un soutien dans leurs démarches. Déjà de nombreuses activités ont lieu le jour et en soirée. Bravo et longue vie au centre!

Centre-Femmes de Lotbinière, 372, rue Saint-Joseph, Laurier-Station, tél.: (418) 728-4402.

. . .et dans l'ouest

Il se prépare un colloque régional pour le mois de juin dans Lotbinière-ouest qui englobe les villages de Deschaillon, Fortierville, Manseau, Villeroy, et plusieurs autres. Les objectifs du colloque seraient de déboucher sur des actions concernant les problèmes des femmes de la région, et de discuter de la possibilité d'un regroupement de femmes.

Ça bouge dans tout Lotbinière!

Pour information rejoindre Lucille Robitaille au C.L.S.C. de Lotbinière-ouest, tél.: (819) 287-4442.

D.G.

LA GRIFFE ROSE

La Griffe Rose, c'est un projet présenté par trois jeunes militantes du Cinquième Monde pour rejoindre les filles au Cégep Limoilou, à l'École des décrocheur-euse-s de Limoilou et aux Maisons de jeunes L'Accoudée, Saint-Jean-Baptiste et L'Ouvre-Boite du Quartier. La Griffe Rose, c'est pour les filles qui veulent « mettre leurs griffes » pour s'exprimer et agir sur tout ce qui les concerne en tant que femmes et jeunes (pornographie, harcèlement sexuel, avortement, chômage, . . .). Des outils pédagogiques à l'intention des filles seront disponibles: brochures d'information, répertoire explicatif des groupes de femmes, diaporama. Cette démarche espère créer une jeune relève pour le mouvement autonome des femmes à Québec.

Pour nous rejoindre: Martine, Sylvie, Josée à 647-5855.



AVEZ-VOUS LAISSÉ LES PILULES? !

Auto-Psy (le groupe de défense des droits des personnes psychiatisées) recherche des gens ayant déjà consommé des médicaments du système nerveux central et qui ont réussi à se sevrer. Soit en changeant de milieu, soit en utilisant d'autres méthodes plus douces ou plus appropriées à leur état (acupuncture, relaxation, diète).

Le projet a pour but de trouver des alternatives aux médicaments qui ont des effets secondaires désagréables et parfois irréversibles. Si vous désirez faire profiter d'autres personnes de votre expérience, ou si vous avez aidé quelqu'un à se sevrer, contactez Auto-Psy au 529-1978. Votre témoignage sera traité confidentiellement.

« 45 ANS, DITES-VOUS? »

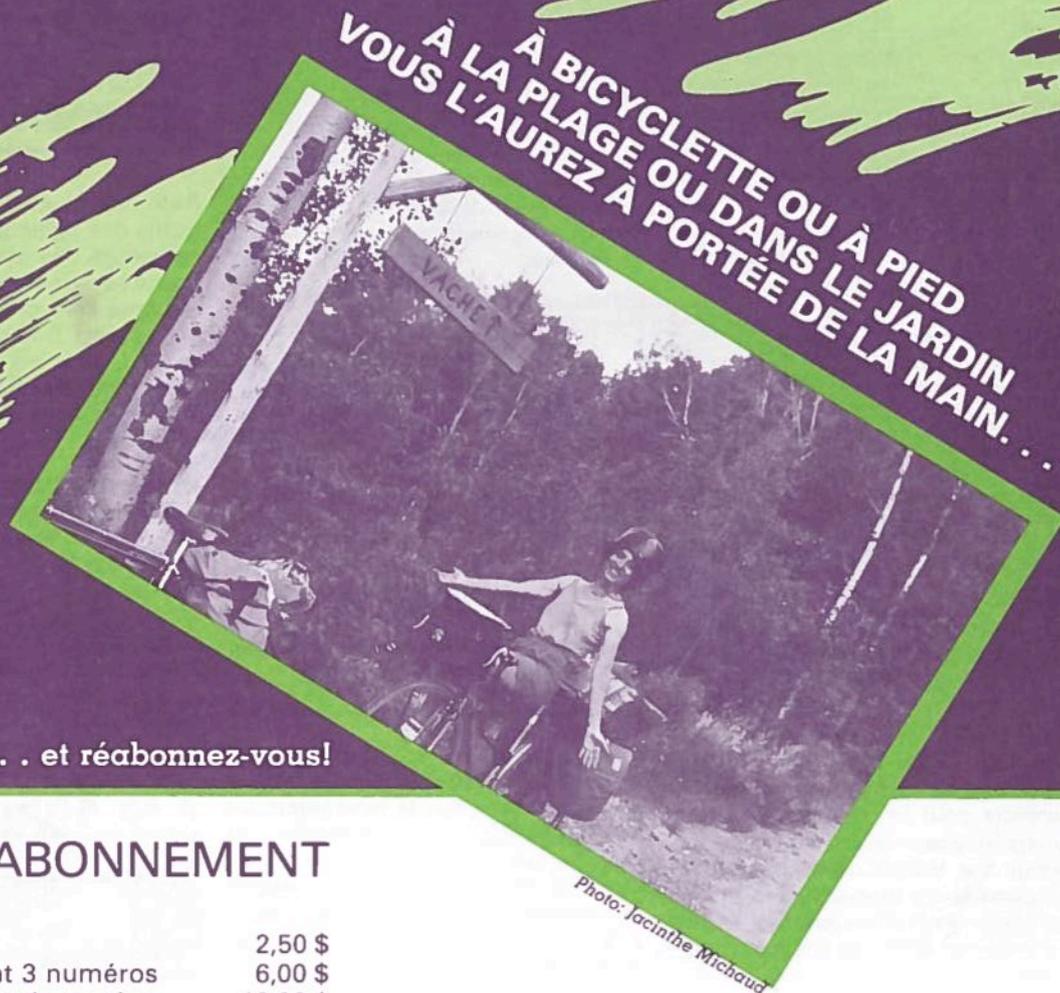
Nous les femmes québécoises nous obtenions le 25 avril 1940, en même temps que le droit de vote aux élections provinciales, le droit d'être élues au palier municipal.

À Québec, en 1985, aucune femme n'a encore été élue conseillère municipale, et à plus forte raison mairesse. Très rarement la condition féminine a été abordée à l'hôtel de ville. Pourtant nous formons 54% de l'électorat à Québec. Il nous reste donc beaucoup à dire et à agir. Rendez-vous aux élections municipales d'automne!

M.L. et M.-T. L.

CET ÉTÉ FAITES-VOUS PLAISIR. . . FAITES-NOUS PLAISIR, ABONNEZ-VOUS À MARIE-GÉOGRAPHIE !

Marie-Géographie, le périodique féministe et socialiste
qui traite de l'actualité régionale: informations locales,
nouvelles, dossiers, débats, analyses. . .



Abonnez-vous. . . et réabonnez-vous!

BON D'ABONNEMENT

- | | |
|--|----------|
| <input type="checkbox"/> le numéro | 2,50 \$ |
| <input type="checkbox"/> abonnement 3 numéros | 6,00 \$ |
| <input type="checkbox"/> abonnement de soutien | 12,00 \$ |
| <input type="checkbox"/> institution | 12,00 \$ |

À partir du numéro _____

Montant: _____ comptant
 chèque
 mandat

NOM: _____

ADRESSE: _____

_____ CODE POSTAL: _____

TÉLÉPHONE: _____

Envoyez votre chèque ou mandat-poste à:
Marie-Géographie C.P. 3095, Succ. St-Roch Québec, P.Q. G1K 6X9